
Esprits familiers du Ct. d'E



LES

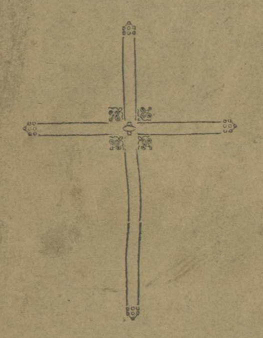
ESPRITS FAMILIERS

DU

COMMANDANT D'ESGRIGNY.

HISTOIRE VÉRITABLE & MERVEILLEUSE
du XIXe Siècle.

Aucune clé, sans la volonté de Dieu,
ne peut ouvrir les portes de l'Infini.



PARIS
E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
Palais-Royal.
—
1866

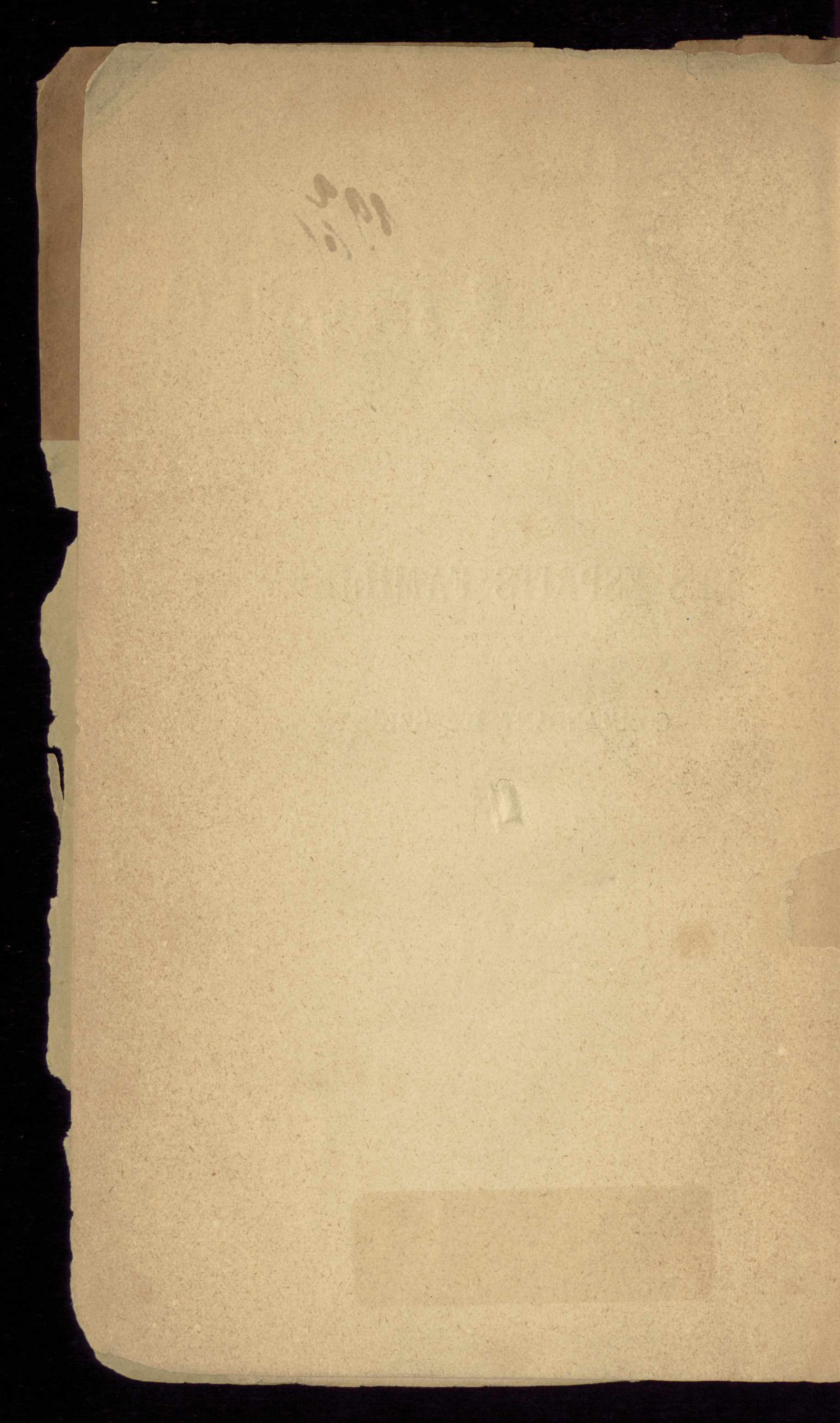
LES ESPRITS FAMILIERS

DU

COMMANDANT D'ESGRIGNY.







LES

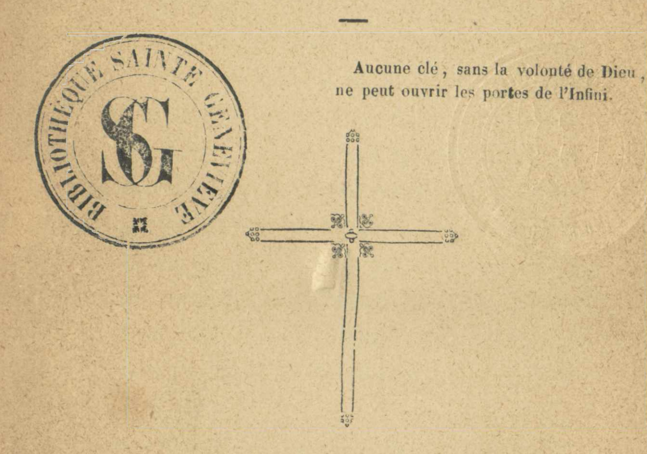
ESPRITS FAMILIERS

DU

COMMANDANT D'ESGRIGNY.

HISTOIRE VÉRITABLE & MERVEILLEUSE
du XIXe Siècle.

—



Aucune clé, sans la volonté de Dieu,
ne peut ouvrir les portes de l'Infini.

PARIS
E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
Palais-Royal.
—
1866



PRÉFACE

—

Ne tenant pas suffisamment compte de la *Note* inscrite en tête de cet ouvrage et de l'*introduction*, plusieurs personnes ont désiré une préface; l'auteur pense qu'elles ont eu raison, et s'exécute de grand cœur. Comment en effet, sans en expliquer les motifs, offrir un pareil travail à une époque aussi positive que la nôtre, au moment où le matérialisme domine, quand les intérêts du bien-être et des richesses effacent tout! N'est-ce pas un anachronisme que de présenter à cette heure une idée d'étude métaphysique, repoussée d'ailleurs par la négation du scepticisme, et par la savante analyse des Docteurs?

Comment affronter la réprobation générale contre ce mot *spiritisme* qui est loin d'avoir chez nous son droit de cité! Autrefois l'*ultima ratio* de la barbarie lui faisait un dur procès, l'Inquisition jugeait par le feu, *les sorciers étaient brûlés*, et tout était dit pour les siècles à venir. Le progrès aujourd'hui n'a plus

de torche incendiaire, mais il possède des arguments qui, au besoin et à bon droit, peuvent également se perdre en fumée ! Un des plus forts est celui-ci : *tout ce qui n'est pas expliqué, et qui échappe à nos sens, ou à nos organes, n'existe pas, on a tort de s'en préoccuper, il ne faudrait même pas en parler*. Malgré ce sage avis, répété tant de fois, *que rien n'est nouveau sous le soleil*, on semble croire que le monde est à son déclin, qu'il a parcouru le grand cercle des découvertes humaines et que la nature en est à résoudre son dernier problème : grave erreur entretenue par l'orgueil, que bien des révélations sont destinées à combattre, mais qu'elles ne parviendront jamais à anéantir complètement.

Que de griefs et quel concert d'objections va soulever ce petit livre spirite? Ne nous attachons qu'aux principales récriminations. Les uns diront ; il parle beaucoup trop de Dieu, il touche trop souvent à l'Arche Sainte, *qu'il soit anathématisé*. D'autres plus superstitieux , plus craintifs, moins instruits peut-être, ajouteront : quelle exhibition d'Esprits! quel ramage insolite! L'auteur imitant les frères Dawemport n'aurait-il pas mieux fait de les renfermer tous dans la même armoire et surtout de les rendre muets? Les lettrés viendront après et ils sont nombreux, pour lancer leur jugement sans appel : quels sont les titres de ce nouveau prophète, où a-t-il pris son diplôme pour

oser écrire, et battre ainsi le tambour dans le monde? Puis à leur tour pour le coup de grâce, les personnes délicates et scrupuleuses, plus vraies par conséquent, revendiqueront le souvenir négligé de ce vieil adage *il faut laver son linge en famille*, pourquoi révéler ainsi les secrets intimes du foyer domestique? Eh bien! l'auteur ne s'est pas avoué vaincu par le poids énorme de ces lumineuses assertions, la préface l'autorise, lui fait un devoir de les combattre, et il en use à la manière de Tarquin en tranchant la tête de chacun des arguments qu'il abandonne sur le sol de la discussion; 1° on ne parle jamais trop de Dieu lorsque l'on se prosterne pour l'adorer, et quand dans son humble et respectueuse soumission on le reconnaît pour la vérité éternelle! 2° il eut été par trop impoli de repousser les esprits lorsqu'ils se présentaient d'une manière décente, et quand du résultat de leur commerce, il pouvait surgir un utile enseignement (1). Pourquoi alors par ingratitude les reléguer dans une chambre obscure? 3° les hommes de lettres ne peuvent plus opposer ce

(1) En lisant le remarquable ouvrage du R. P. jésuite Surin, à propos des ténébreux mystères de Loudun, ne voit-on pas comment l'Eglise a profité de la possession des pauvres Ursulines par les mauvais Esprits (ou démons) pour contraindre ces derniers à opérer une foule de conversions, soit par des paroles révélées, soit par des actes d'adoration auxquels ils étaient forcés de se soumettre.

chimérique et peu charitable avertissement dont ils font un si grand abus.

Nul n'aura de l'esprit, hors nous et nos amis.

Où trouver un livre de cent cinquante pages où le mot Esprit soit autant de fois prodigué ? 4° Quant à cet argument beaucoup plus sérieux du foyer domestique, l'auteur le combat aussi d'une manière victorieuse.

L'humanité n'est-elle pas avant tout la grande famille qui a droit à notre dévouement et à l'élan de nos cœurs, et quand elle est menacée d'un danger, le moindre appel de ses enfants, n'est-il pas aussi bien accepté par elle, que le cri d'alarme jeté à l'aspect de l'incendie, par la jeune fille et le vieillard débiles? Aussi en présence de ce fléau moral dévastateur, le *spiritisme*, que l'auteur attaque, sa plus chère récompense à lui sera la parole aimée d'un frère qui partageant sa conviction, viendra mentalement lui serrer la main, en lui répétant ce doux vers de Virgile.

Misera miseris succurrere disco.

Aux spirites.
Autrefois le clergé, vous brulait.
Aujourd'hui, Ils se contentent de vous blâmer.
Quand sera-ce la Lumière?

LES ESPRITS FAMILIERS

DU COMMANDANT D'ESGRIGNY.

MARSEILLE. — TYPOGRAPHIE Vᵉ MARIUS OLIVE, RUE PARADIS, 68.

NOTE DE L'AUTEUR.

—

Vers le milieu de 1864, Monsieur l'abbé de Menneval, ancien ministre plénipotentiaire, était à Mézières et semblait un jour écouter avec intérêt le récit des choses surprenantes qui font le sujet de ce livre ; le miracle du 12 juin, l'apport d'un Christ le frappèrent tellement qu'il m'engagea à écrire au Saint-Père. Le bon prêtre ignorait alors, et les paroles hypocrites des Esprits, et leurs détestables projets, mieux informé aujourd'hui, il serait de mon avis pour conclure à l'immense danger, à la grande folie, à l'inutilité absolue des communications spirites.

INTRODUCTION.

INTRODUCTION.

—

Une grande idée agite le monde, il est impossible de le nier, celle du Spiritisme, comme un courant électrique, traverse l'espace, s'empare de notre imagination, en la flattant par de magnifiques promesses, sous l'attrait irrésistible du merveilleux !

La Presse et le Clergé s'en préoccupent, et c'est à cette heure, un sujet d'étude de premier ordre, un commencement d'édifice assez important, pour que chacun apporte soit la pierre qui sert à élever, ou le coup de marteau qui ébranle et démolit. Notre livre tend à ce dernier résultat, et à ce titre seul, il peut être considéré comme utile. L'auteur a été le premier atteint par cette fièvre délirante, cette cruelle et générale émotion, il en fait amende honorable et désire que son exemple et son expérience servent aux autres, à toi surtout, lecteur, si tu es simple et modeste, comme le veut l'Evangile. Dieu, dans sa miséricorde et sa sagesse prévoyante, a fait dire à son Fils : « Heureux les

pauvres d'esprit, car le royaume du Ciel est à eux.» Il aurait pu ajouter : « Malheureux celui qui par la science et les veilles, cherche à pénétrer l'Infini, il sera ébloui, terrassé, et son œuvre sera frappée d'impuissance! » Ne le voyons-nous pas aujourd'hui, à l'aspect de tant de travailleurs des idées nouvelles, dont le mérite est reconnu, dont les intentions sont pures, mais dont les soins n'aboutiront qu'à un fatal et pénible avortement!

Je m'incline, sans y souscrire, devant les ouvrages de M. Allan Kardec, ses recherches minutieuses et persévérantes indiquent de la sincérité, et pourtant, je n'adopte ni ses espérances, ni ses promesses. Je ne crois pas à une mission providentielle, quand je vois après dix ans de labeurs pour établir une vérité, tant de résultats négatifs ! Notre époque est trop positive pour se laisser guider par une main invisible qui dicte des oracles, et cette main serait inhabile à détruire le Temple majestueux, étagé depuis dix-huit siècles par la prédication, et scellé surtout par le ciment humain de tant de générations d'apôtres et de martyrs !

Je sais que M. Pélin, dans sa réfutation un peu trop osée, avec le titre prétentieux de son livre : *le Spiritisme expliqué et détruit*, ne réussira pas davantage à convaincre. L'idée de Dieu est trop loin de lui, de ses convictions, puis, le drame si

compliqué où se jouent les Esprits, ne saurait être traité comme une simple question pathologique.

Malgré mon avis de ne rien entreprendre avec les Esprits, je ne partage pas non plus les idées absolues de M. de Mirville, et suis loin de ne voir partout dans les phénomènes spirites, que des manifestations démoniaques. Les Esprits errants, placés dans un milieu différent du nôtre, peut être aussi imparfait, sont incapables comme nous, sans la pensée Créatrice, l'intervention de Dieu. En réalité, je ne cherche pas d'autre preuve à l'insuccès de ceux qui s'occupent de cette brûlante question, que la séparation ordonnée par Dieu entre les mondes visibles et invisibles, l'obstacle est infranchissable.

Que sommes-nous, en effet? des Êtres chétifs, bornés, marqués d'un doigt réprobateur pour la tache originelle. De nous-mêmes, nous ne pouvons faire un pas sans la volonté du souverain Maître, et nous sommes rivés par le fer à ce pauvre globe, notre domaine! Pensons-nous étendre notre vue bien loin, quand nous avons besoin d'instruments perfectionnés, pour lire dans des astres si près de nous, les secrets de leur structure et de leur cours réglé? A chaque instant, ne sommes-nous pas arrêtés, blessés dans notre orgueil, réduits à ce dilemme du Sage : *Je sais que je ne sais rien* !

Pénible et consolant aveu, qui nous absout devant

le Créateur, car abaissant alors nos têtes devant sa légitime puissance, nous n'avons plus qu'à l'adorer dans ses sublimes ouvrages ! N'avons-nous pas aussi à le remercier de la large part qu'il nous fait ? Le progrès dans les arts et les sciences, en fondant la civilisation, rend moins pesantes les chaînes qui nous enlacent ; chaque jour, notre avilissement et nos efforts deviennent moins grands. Nous sommes presque rois sur cette terre, et les éléments nous sont soumis. Nous analysons la matière pour en faire jaillir une source abondante d'objets nécessaires à nos besoins, à notre bien-être, ou à notre sécurité! Quelquefois même, nous nous plongeons dans des jouissances matérielles telles, que nous nous croirions des dieux, si la guerre, les maladies et les malheurs imprévus, en nous atteignant nous et nos proches, ne nous rappelaient que nous ne sommes que de pauvres humains voués à l'expiation, à la douleur et à l'épreuve ! Maintenant prendrons-nous les aîles d'Icare, comme on nous le conseille, pour nous élèver hors de la sphère et pénétrer dans le monde universel ? Oh, non ! ce serait imprudent. Nos aîles seraient brûlées par le souffle de Dieu, qui est plus chaud, plus ardent que tous les rayons solaires !....

Admettons un instant l'auguste trinité de l'homme fait à l'image de Dieu, l'âme, trait d'union entre l'esprit et le corps, dépendant essentiellement de

ces deux natures, et épousant leur lutte éternelle ; qu'arrivera-t-il pendant la vie ? C'est que les liens indissolubles entre le corps et l'esprit seront toujours un empêchement absolu aux connaissances que nous convoitons, et qui constituent pour nous le fruit défendu ! Les sens et les organes qui nous font mouvoir, d'après des lois circonscrites et constantes, ne nous laissent saisir que les éléments de notre sphère et nous privent des autres perceptions ; nous avons, il est vrai, des aspirations inconnues, mais nous nous arrêtons au seuil du problême, sans espoir de le résoudre jamais.

Malheur aux téméraires qui vont plus loin, et qui veulent affronter l'Infini, qu'ils baissent les yeux ou détournent la vue, car ils peuvent avoir à combattre deux ennemis cruels, la tendance au suicide, qui viendra les surprendre jusque dans les vapeurs de cet Infini, la démence, triste plaie sociale, qui naît du crétinisme et de l'abaissement ! Tu n'as pas à redouter ces deux fléaux, lecteur, avec moi, le voile soulevé tombera aussitôt pour ne te laisser que de douces pensées et de simples éclaircissements, tu jetteras un seul regard sur ce monde des Esprits qui viendront à mon appel, bons et mauvais, ils te plairont, t'amuseront, et tu n'auras rien à craindre de leurs embûches.

Tu verras que leurs instincts coupables, leurs paroles mensongères peuvent tourner au profit de

la foi et de la religion, et que plus forts que nous, puisqu'ils n'ont ni l'enveloppe humaine, ni le poids de nos misères, ils n'en sont pas moins forcés de rendre hommage au Créateur.

Malgré leur masque et leur habileté, les Esprits laisseront toujours après eux l'argument le plus solide, la plus haute, la plus éloquente manifestation de la toute-puissance Divine !

PREMIÈRE PARTIE.

LES ESPRITS FAMILIERS

DU

COMMANDANT D'ESGRIGNY.



I.

Opinion de l'auteur sur le Spiritisme, au point de vue religieux, moral et philosophique, l'inspiration et la révélation, les prophéties. — Moïse, Pierre l'Ermite, Saint-Louis, Jeanne d'Arc, le pape Saint-Léon, Monseigneur Affre. — Le doigt de Dieu se montrant dans tous les grands actes qui honorent ou sauvent l'humanité.

Le Spiritisme, compris dans son acception purement religieuse, est aussi ancien que le monde ; par ses effets, il tient aux premiers mystères. Au moyen de deux attributs, l'inspi-

ration et la révélation, il devient, entre les mains de Dieu, un instrument docile, quand le Créateur veut répandre sur nous une éclatante lumière pour nous guider vers les espérances et les destinées futures?

A la naissance du monde, Dieu se révèle à Moïse sur le mont Sinaï, et Moïse sauve et dirige les Hébreux; en suivant les périodes génésiaques, avant la venue du Sauveur, nous retrouvons le Spiritisme dans les prophéties, œuvres de révélation, épée nécessaire contre l'idolâtrie! Quand Rome gouverne au milieu des crimes les plus odieux, Jésus-Christ descend pour accomplir le grand acte de la rédemption, il s'agit alors d'une réforme générale, de la destruction du paganisme; le magnifique flambeau de l'Evangile dissipe les ténèbres, renverse l'esclavage, et sème, par la voix éloquente des disciples, ces superbes inspirés de Dieu! les germes indestructibles de notre foi et de la civilisation moderne!

L'oracle qui avait fatigué l'esprit des philosophes païens, au point de leur faire renier leurs dieux qu'ils traitaient de chimériques, s'ac-

complit ; le monde, sorti de ses langes, obéit à sa nouvelle impulsion, et marche dans sa voie. La révélation et l'inspiration, en sœurs amies et fidèles, enlacées l'une à l'autre, continuent à faire entrevoir aux hommes les hautes destinées de l'avenir ! Un autre peuple, à l'exemple de celui d'Israël, est sauvé par Jeanne-d'Arc ; mais avant cette héroïne, Pierre-l'Hermite et saint Louis ouvrent à l'Occident, les portes de l'Orient, afin d'agrandir le cercle de la foi, de la rendre plus vive et plus raisonnée, en accordant le plus brillant essor à toutes les connaissances utiles !

Que d'hommes illustres, providentiels, sont venus depuis concourir au salut de leurs frères, depuis le pape saint Léon qui, au V[e] siècle, arrête Attila aux portes de Rome, jusqu'à ce pieux archevêque, martyr contemporain, qui arrose de son sang les barricades de l'ancienne Lutèce ! Que de noms à citer ! Que de sublimes dévouements ! Mais toujours le doigt de Dieu laisse son empreinte sur ces actes vénérés. Ce n'est pas une étude minutieuse, des définitions ou des mots, ce ne sont pas des compilations

puisées à l'immense in-folio des sciences occultes ; des novateurs qui vont provoquer ces miracles, une doctrine ou des épreuves ; oh non ! C'est la volonté divine, se manifestant avec la rapidité et l'éclat de la foudre ! Rien n'est calculé, cherché, conçu à l'avance, tout s'improvise ; et il en sera toujours ainsi, lorsque pour mériter les effets bienfaisants de ce spiritisme éclairé, nous attendrons, courbés dans la prière, et résignés, le moment choisi par l'Etre suprême et ses Anges de venir à nous (1).

Après cette profession de foi, bien incomplète, hélas ! Je puis, lecteur, te présenter mes esprits familiers, tu les craindras moins, et dans le récit, ils te paraîtront beaucoup moins austères et moins moralistes que je ne l'ai été dans ce froid préambule.

(1) A toutes les époques, la pieuse liturgie catholique n'a-t-elle pas consacré le souvenir miraculeux des saintes et salutaires apparitions !

II.

Début avec les Esprits. — Rencontre à Mézières. — Digression et déception poétiques. — Vercingétorix. — Table tournante. — Portrait d'un médium. — Heureux essai par l'apparition d'un vieil oncle, oublié depuis 45 ans.

Entrons en matière, ou plutôt en esprit, et convenons que si, sur notre route, nous rencontrons quelques mots de consonnance trop dure, tels que ceux-ci; *médianimité*, *périsprit*; ou d'accès dangereux, comme ceux-là : *réincarnation, éternité des peines,* nous ne nous y arrêterons pas, ne voulant, ni créer un schisme dans l'Eglise, ni sortir du programme demi-sérieux que nous nous sommes imposé.

Pour trouver les esprits, il faut passer par Mézières, ville un peu trop enserrée dans ses fortifications, et toujours jalouse de sa sœur cadette, Charleville, qui en est tout près, et qui n'a pour tout rempart que le pont qui les sépare; malgré la gloire de la première, qui a été

sauvée par Bayard, en 1521, cette cité n'est pas précisément gaie, son aspect est un peu sombre, au milieu de ses riches collines boisées, et si ce n'était la douce hospitalité proverbiale qui germe au cœur de ses habitants, il faudrait de longs efforts pour chasser les idées un peu tristes et mélancoliques, qui du reste, selon nous, absorbent beaucoup trop les gens du monde cosmopolite. Ceci me mène, lecteur, à une digression, à un aveu fatal et humiliant à la fois. Tu sais que chaque année nous enlève une perle, Margarita ! l'an 1864, devait aussi arracher la plus belle plume de mes ailes, en qualité de demi-poète, j'étais fier de ma garnison de Mézières, chaque soir je me sentais ravi d'orgueil, quand ma muse s'élançait des brouillards de la Meuse, et venait me visiter, mais l'esprit de Satan en ordonna autrement, et par ses odieux projets fit bientôt trève à mes si douces et si charmantes visions ! Si tu t'occupais des études psycologiques et métaphysiques (ces mots sont un peu longs), tu saurais que l'on ne peut être spirite et poète tout ensemble ; les esprits qui gardent le monopole des belles pensées et du

gai savoir, nous disent : que c'est à eux seuls que nous devons les inspirations qui nous viennent d'en-haut, et que nous ne sommes que les dépositaires de leurs œuvres, un critirium, une terre grasse et préparée qu'ils ensemencent à volonté ; j'en gémis pour la gloire de Victor Hugo et de Lamartine, mais ces chers adorés, dont nous baisons les talons, ne sont que les porte-sacs de ces Messieurs ! Les esprits ont-ils raison de le croire ainsi, je ne sais, toujours est-il, que depuis quelque temps, depuis que le Spiritisme se propage, que la lumière se fait, les poëtes deviennent plus rares. L'Académie, cette année, n'a pu couronner un seul lauréat, il est vrai de dire que son sujet, bien choisi quant au fond, présentait pour le rhythme, un nom assez peu commode, Vercingétorix ! Comment adapter une rime à ce mot barbare, créer un vers doublement alexandrin, pour le poser convenablement dans un hémistiche, je conçois parfaitement l'embarras ; je me rappelle que dans ma jeunesse, j'ai dû à la longueur de cet illustre et terrible nom, le plus piteux jeu de mots sorti de la bouche d'un poëte indigné.

Voilà ta première épreuve, lecteur, je te le confie pour ta mortification. — Vers singé, -tôt rixe.

Connais-tu la table tournante? C'est une petite planchette de 20 à 25 centimètres, en bois de sapin, et ayant la forme d'un cœur ; elle est armée de trois roulettes qui lui donnent la facilité de se mouvoir, quand on la charge de fluide vital, ou électricité, au moyen du contact des doigts, ou de l'apposition des mains, en fixant un crayon à la partie la plus anguleuse de cette table, elle sert de plume à l'opérateur, qui agit à son propre insçu, et par l'impulsion d'un être invisible. Souvent, une seule personne n'a pas assez de fluide, et un médium devient nécessaire ; il faut alors quatre mains au lieu de deux, les deux mains en plus de Mézières, appartenaient à une jeune fille de 18 ans, bonne enjouée, simple, un peu naïve, pas jolie, mais rappelant, par son air énergique et décidé, la race vigoureuse de ces femmes guerrières qui, à l'exemple de celles de Beauvais, de Granville et de Rocroi, se précipitèrent aux murailles de leur cité pour en chasser l'ennemi,

elle était orpheline, et ce fut, à ce qu'il paraît, un attrait de plus pour les esprits. Ces Messieurs aidant, notre connaissance spirite fut bientôt faite, et je crois même qu'un résultat signala le premier jour. Si j'ai bon souvenir, nous étions à la fin de février et je revenais de Paris. Nos mains étaient à peine posées sur la planchette, qu'elle s'agita, et qu'elle répondit à mon appel, par la brusque apparition d'un vieux parent que j'avais tout à fait oublié. Sans autre préparation, le crayon écrivit ces mots : «Rappelle-toi celui qui t'a bercé sur ses genoux, et qui a pris soin de ton enfance. Depuis que tu es au monde, je n'ai cessé de penser à toi, de te suivre partout ; tu m'appelais ton oncle, et je t'aime toujours comme autrefois.» J'étais interdit, et la mémoire me faisait défaut, j'engageai l'esprit à se nommer, il refusa, mais un instant après, lui ayant adressé cette question passablement impertinente : S'il était beau ou vilain, sur terre, il écrivit précipitamment : «*il était bien beau, ton parrain !*» Ce mot de parrain éclaircit mes idées, et me fit ressouvenir d'un vieux parent qui m'avait adopté ! Seule-

ment, la déclaration hasardée de l'esprit excita mon sourire. D'après ce qu'on m'avait dit, mon oncle n'était pas très-beau, mais excellent homme, et je fus très-heureux en vérité de retrouver dans le visiteur le parrain que je nommais ainsi et que je n'avais pas revu depuis l'âge de six à sept ans. Quand je lui parlai de ma crainte de ne pouvoir le reconnaître, plus tard, dans l'autre monde, il m'assura que j'irais directement à lui, quoique ne me rappelant pas ses traits. Nous parlâmes quelque temps de mon père qui venait de mourir, triste événement qui légitimait et rendait plus intéressante encore la présence de l'esprit, de ma mère, de la famille, et mon parrain me quitta en me promettant bien de m'accorder toujours sa tendresse. Je ne sais pourtant, s'il ne me trouva pas assez empressé, ni assez joyeux de sa venue, mais ce cher oncle ne reparut plus, il se contenta de me recommander à d'autres esprits, ses amis, avec lesquels j'eus depuis de très-longues causeries.

Je te laisse, lecteur, sur cette première impression émouvante, d'un parent qui apparaît

après plus de quarante-cinq ans de séparation, lorsque nous ne l'avons connu que petit enfant, et forcé de nous avouer à nous-même que nous l'avions complétement oublié.

III.

D'autres Esprits que des Esprits poètes. — Mon ignorance en 1863. — L'Esprit de la colombine des Batignolles comparé à celui de la colombine de Mézières. — Incertitude sur leur identité. — Portraits des cinq Esprits familiers qui exerçent sur nous leur empire.

S'il est vrai, lecteur, qu'il y a autour de nous des esprits poètes et invisibles, jaloux de nous faire reproduire leurs œuvres, et qui pour atteindre ce but, ajoutent au parfum des fleurs, rendent plus doux et plus suave le chant des oiseaux, plus diamantées les fontaines jaillissantes ! il en est d'autres, et ceci est sûr, qui s'attachent à nous comme le lierre au chêne, et qui nous entraînent aux champs du merveilleux et du surnaturel, pour nous égarer ensuite dans d'affreux précipices, où ils rient à cœur-joie de notre mystification. Ce sont de ces imposteurs dont j'ai à te parler, et tu ne devras pas les juger à leurs mines, car leur ciel, d'a-

bord, va te paraître tout étoilé et plein de charmes !

A l'époque de mon incrédulité, heureuse ignorance qui existait en 1863, je fis la connaissance d'un esprit qui ravissait tout son monde dans un salon des Batignolles; cette région élevée dans Paris, en renferme, dit-on, beaucoup, Colombine, car l'esprit s'était affublé de ce nom frivole, lisait dans les livres fermés, dessinait la carricature, faisait sautiller, danser la planchette au son du piano ; parlait morale, science, littérature et beaux-arts ; souriait aux amours, expliquait les rébus, y joignait le calembourg, et chose plus étrange encore, au moyen des cartes, Colombine posait à ses lecteurs, de petits problêmes insolubles qui faisaient croire que, jadis, elle avait bien pu s'occuper de magie blanche ; ceci sentait un peu son soufre, mais, *Honni soit qui mal y pense* ; au fond, c'était une bonne fille que Colombine, qui, arrivant le soir, était toujours bien fêtée, et qui vraiment, n'indisposait, ne faisait grimacer que les grand'mères, ou les fanatiques de wist qui, dans l'impatience fiévreuse de com-

mencer leur partie, traitaient la pauvre élue, de dragon-chimère, et toute sa science, de folies et de sornettes.

Je ne sais pourquoi, à Mézières, mon esprit familier, le premier dans l'ordre hiérarchique, prit aussi ce nom singulier de Colombine ; était-ce le même esprit qu'à Paris, si flatteur, et qui se disait le protecteur de la famille? Je serai toujours dans le plus grand doute à cet égard. L'identité se perd dans les mille détails des circonstances qui nous rapprochèrent de ces deux esprits; celui de Paris, quoique fort léger en apparence, possédait une certaine profondeur d'idées, et le sens de son dernier mot était toujours problématique. C'est ainsi qu'il parlait de lui-même : *Je ne suis ni le bien ni le mal, ni le ciel ni l'enfer ; quelque chose entre la pensée et le rêve ! Mais n'approfondissez pas.* Une autre fois il ajoutait : *Je suis formé de la rosée du ciel, l'espace est mon royaume!* Puis me convoitant déjà, sans doute comme une proie facile, Colombine s'adressait à moi, et me caressait par ces tendres paroles : *Je ne vis que pour toi, Jules, pour toi seul, toujours pour toi !*

Tu le verras bientôt, lecteur, chaque fois que Colombine me visitait à Mézières, elle était accompagnée, ou précédée d'une amie intime, ornée du grâcieux et joli nom de Rosalba (Rose blanche); d'après leur histoire, Colombine et Rosalba avaient été compagnes dans l'enfance, elles étaient nées en Palestine, l'une à Jérusalem, l'autre, à une distance très-rapprochée de cette ville, 20 kilomètres à peu près; elles avaient quitté le monde à la même époque, en 1802, et toutes deux étaient mortes vierges et martyres. Colombine m'avait vu et m'aimait depuis longtemps; quant à Rosalba, enlevée très-jeune par des pirates, elle avait été emmenée par eux en Afrique, puis s'était jointe à des tribus guerrières, qu'elle-même avait dirigées dans de nombreux combats.

Ma connaissance avec Rosalba, s'était faite dans les camps, en Algérie, elle m'assurait qu'elle m'avait vu plusieurs fois au feu, et que souvent elle m'avait préservé des balles, et de mille dangers. En poussant un peu plus loin les investigations, les recherches permises, j'appris que Colombine avait été, et était encore fort

laide, que Rosalba, au contraire, tenait toujours le premier rang parmi les reines de beauté; mais ce détail est fort peu important, les esprits ne se montrant que très-rarement sous leur enveloppe humaine. Continuons : Rosalba avait à son service un jeune nègre, chargé de faire, à tous venants, l'éloge de sa maîtresse et de son amie Colombine ; beaucoup moins respectueux envers moi qu'à l'égard de ces dames, il se permettait à mon endroit, bien souvent des plaisanteries de mauvais goût qui, si j'avais été moins illusionné, m'aurait laissé apercevoir le bout de son oreille, autrement, ses cornes de diable; mais *Petit-Noir*, il se donnait ce nom, nous égayait par sa gentillesse et ses mille espiègleries, nous l'aimions, surtout, mon médium et moi,, quand il venait nous apprendre, avec son emphase habituelle, l'arrivée des deux amies, nos esprits familiers. Petit-Noir me rappelait aussi nos combats africains, son épouvante, quand écuyer de Rosalba, il était mêlé aux groupes arabes que nous poursuivions; ses cris et sa fuite précipitée, quand nos carabines s'abaissaient. Tout en ne faisant pas parade de

courage, Petit-Noir tenait beaucoup à entrer dans tous les détails de nos anciennes rencontres.

Il y avait bien encore auprès de nos nouveaux amis un autre personnage. Sans nom bien accentué, et qui pour nous, s'intitulait simplement *le Bon-Esprit*. Celui-là était poli, discret, réservé, sobre en paroles et remplissait près des deux sœurs, plutôt le rôle d'intendant que celui de valet. Toujours dans l'antichambre, il n'ouvrait que dans les grandes occasions. Je dois le reconnaître, plein d'égards, de sympathies et d'honnêteté pour nous, il calmait notre impatience par des mots consolants, quand des obstacles imprévus s'opposaient à l'arrivée immédiate des esprits. Dans les premiers temps tout marcha bien ; mais plus tard, Colombine et Rosalba abusèrent de leur influence pour se mêler à nos secrets intimes. Elles évoquèrent les ombres de ceux qui nous étaient chers, comptant bien sur le prodige réel des affections du cœur, cette séduction fut entraînante, et le côté le plus sombre du tableau, puisqu'il y eut piége, qu'il a fallu le démasquer, et en sup-

porter la ridicule humiliation ; tu le verras bientôt, lecteur, par les divers appports des esprits, les dessins de Rosalba, ceux, hélas ! bien tristes de l'esprit de ma fille, sa chère élève, enfin par toutes leurs promesses menteuses et compromettantes. Le rideau levé, tu n'auras plus qu'à suivre le mécanisme d'un plan fort habilement conçu qui, d'après les apparences, n'aurait dû avoir que le ciel pour but et pour mobile, et qui n'aboutit pourtant qu'à la plus cruelle des déceptions, au néant. La route, pour nous se trouva parsemée de mille dangers ; heureusement que la providence qui veillait, vint encore à temps pour couper la trame de toutes ces odieuses et perfides machinations.

IV.

Les Esprits se couvrent du manteau religieux et prennent pour leur base d'opération la morale et les préceptes de l'Evangile. — Défense de leur part de communiquer avec les mauvais Esprits. — Apparition et manifestation de l'Esprit de ma fille, qui se dit l'ange du Seigneur.— Tentation, attaque et insuccès d'un démon qui se venge à sa manière.

Le but des esprits fut de nous entourer du prestige de leur pouvoir, de surprendre notre bonne foi par l'accomplissement de faits patents et surnaturels, et de nous attirer aveuglément à eux par un intérêt simulé pour tout ce qui nous concernait ; ils nous parlaient de l'accord parfait de leurs relations entre eux, de leur amour, et de leur union avec Dieu, ils citèrent à tout propos, la morale et les préceptes de l'Evangile. Ce fut un secours puissant, que nos respects devaient sauvegarder. En même temps le pivot qui fit converger vers eux nos sentiments tendres et nos plus chéres espé-

rances ; hélas ! ce fut pour nos cœurs l'attrait le plus irrésistible ! Ce besoin des esprits d'employer une pareille voie pour tromper, de revêtir le chaste langage des saints, n'est-ce pas déjà un secret hommage rendu à la divinité ? et dans leur profond abaissement, un puissant jet de lumière proclamant la vérité du culte ?

Les premières épreuves n'eurent pas une grande signification, le succès fut douteux ; les expériences roulèrent d'abord sur des conseils et des promesses. Colombine et Rosalba, de leurs plus douces voix, semblèrent nous dire qu'elles nous aimaient, qu'elles veillaient continuellement sur nous, qu'il fallait nous corriger de nos défauts, et surtout nous défier des mauvais esprits, éviter, cela était essentiel, toute correspondance avec eux.

Le 3 mai, car à cette date l'action commence, Rosalba vint à moi, et me dit : « Je ne veux plus, Jules, que tu consultes les mauvais esprits, quand ils viennent, il faut les chasser avec un signe de croix. » Je l'interrogeai à mon tour, en continuant une conversation de la veille. « C'est bien ma fille R***, qui m'a parlé hier » (cette pauvre

enfant était morte bien jeune, et depuis sept ans.).

L'esprit de Rosalba. — Oui, Jules, mais tu ne lui as rien dit, et elle en est fort triste.

Moi. — Ne m'as-tu pas promis un dessin ?

L'esprit. — Tu l'auras plus tard.

Moi. — Pourquoi ce bruit dans mon secrétaire ?

L'esprit. — C'est Colombine qui m'appelle, je pars, attache tes croix à la tête du crayon ou mets-les sur la planchette (c'était le moyen indiqué par l'esprit pour conjurer les démons, et je me servais, à cet usage, de petites croix et de médailles bénies).

Le lendemain, 4, comme nous en étions convenus, ma fille, ou peut-être le mauvais esprit, qui prenait son nom, revint, et s'exprima ainsi, avec la permission de Rosalba :

L'esprit. — Mon père, aimes-tu toujours ton enfant, réponds moi ? Je ne cesse de penser à toi, d'attirer sur ta tête les bénédictions du ciel. Que de regrets, de douleurs en votre monde ! Vous avez perdu mon grand-père, et peut-être bientôt ta pauvre mère...

Moi. — Elle est donc bien malade?

L'esprit. — Oui, d'un jour à l'autre elle peut mourir.

Moi. — Quels sont tes vœux pour moi, ma fille ?

L'esprit. — Je suis toujours près de toi, et je désire ton bonheur; j'ai entendu tes paroles à l'occasion du mariage de ma sœur; je fais aussi des vœux pour elle, mais moi, je ne lui envie rien, mon bon père. Epouse immortelle, je suis plus heureuse que ma sœur, *Je suis l'Ange du Seigneur !*

Moi. — Que veux-tu dire à ta bonne mère, à qui je vais écrire?

L'esprit. — Que je prie sans cesse Dieu de la bénir, que je l'aime toujours autant, que je la voudrais près de moi et que j'appelle sur sa tête tous les bienfaits du ciel.

Moi. — Où sont Colombine et Rosalba ?

L'esprit — Près de moi, en ce moment, ce sont de bien bons esprits que j'aime beaucoup.

Moi. — Où les ai-je connus?

L'esprit. — Sur terre, je crois en Afrique.

Moi. — Qui les porte vers nous ?

L'esprit. — Mes prières, et l'âme de ton médium qu'elles aiment.

Moi. — Es-tu heureuse, maintenant ?

L'esprit. — Beaucoup, je te le répète, je suis l'Ange du Seigneur !

Moi. — De quoi vous occupez-vous?

L'Esprit. — Nous sommes chargés de missions pour vous, toujours aux ordres de Dieu. les esprits se soumettent à toutes ses volontés. (Rosalba, interrogée un jour, répondait de même, en ajoutant : nous n'entendons que les louanges du Seigneur, et nous recevons de lui mille bienfaits.)

En suivant les sages conseils de Colombine et de Rosalba, nous devions nous défier des mauvais esprits, une désobéissance à cet égard, faillit nous devenir fatale, à mon médium et à moi, comme tu le verras, lecteur, par le récit suivant. Je pense que les petites croix n'étaient ni au crayon, ni sur la planchette, quand tout à coup un esprit se présenta et nous parla ainsi :

L'Esprit. — Veux-tu que je me montre à toi, Jules?

Moi. — D'abord, qui es-tu? Je ne puis te voir si tu n'es pas un bon esprit, mon médium ne le veut pas.

L'Esprit. — Tu sauras plus tard qui je suis, quand à ton médium, *il faut le forcer* (cette parole dure m'éclaira sur la qualité, la nature de l'esprit; je me tins sur mes gardes, et me promis bien de le chasser honteusement.)

Moi. — Je t'ai dit que le médium ne voulait pas.

L'Esprit. — Il a tort. Je vous donnerais des bijoux, tu serais riche, tu aurais deux millions.

Moi. — Je suis assez riche pour te chasser.....

L'Esprit. — Que veux-tu faire sans argent, avec de l'or tu seras heureux, honoré dans un palais.

Moi. — Le bonheur des richesses n'est que passager, l'idée du ciel n'est-elle pas préférable?

L'Esprit. — Tu ne sais pas tout ce que je puis faire pour toi ?

Moi. — Je te le répète, je suis plus riche et plus puissant que toi, avec un signe de croix, je te chasse.

L'Esprit. — Avec ta pauvreté que veux-tu faire ?

Moi. — Aimer Dieu, espérer dans l'avenir, la promesse du ciel vaut bien tout ce que tu peux m'offrir.

L'Esprit (en s'inclinant.)—Cesse tes paroles, je ferai tout ce que tu voudras.

Moi. — Je te l'ai déjà dit, je ne veux rien de toi, laisse-moi, j'attends ma fille.

L'Esprit. — Tu veux donc que je parte sans espoir de rien obtenir de toi ; réponds-moi?

Moi. — Oui, sans doute, pars au plus vite.

L'Esprit (avec menace). — Tu te souviendras de moi, misérable !

Au même instant, soit simple coïncidence ou hasard, soit effet mystérieux de la colère de celui qui se disait insolemment le *serviteur de Satan*, mon poële en fonte, où s'éteignaient

quelques braises, car nous étions en mai, se brisa en deux... le coup fut aussi fort que celui d'un fusil, et mon médium effrayé, resta quelque temps avant de se remettre.

V.

Le drame se noue. — Manifestation de la puissance des Esprits, par de funèbres annonces. — Maladie et mort d'un parent à Paris. — Nouvelle de la mort du maréchal P...., le 22 mai 1864, au moment même où il expirait à Alger. — Souvenir du 22 mai 1860, à propos de l'Esprit des Batignolles. — Histoire lamentable de Lamy Arthur. — Sa dernière prière à Rosalba.

Avant d'arriver à l'explication des dessins de Rosalba, à la manière dont ils nous parvinrent, je dois rendre compte du moyen machiavélique employé par les esprits pour nous subjuguer entièrement ; nos communications avec le soi-disant esprit de ma fille, avec le briseur de poële, avaient fait vibrer en nous bien des cordes sensibles, mais ces manifestations pleines de mystères concernant le monde invisible, ne nous laissaient que des impressions d'outre-tombe, il nous en fallait d'autres plus en rapport avec nos pensées, nos faits et gestes de chaque jour;

cette différence n'échappa pas aux esprits, et nous eûmes bientôt une preuve de leur puissance, par la certitude acquise de la vérité de leurs annonces.

Le 2 juin, vers cinq heures du soir, à Mézières, Rosalba me dit ; je suis chargée par Colombine de t'apprendre que tu as en ce moment, à Paris, un vieux parent très-malade et qui mourra cette nuit. Le lendemain, 3, l'esprit revenait et ajoutait : ce parent, dont je t'ai parlé hier, est mort à quatre heures du matin, et bientôt son corps ne sera plus à Paris. On ne peut plus étonné et affecté, j'écrivis de suite à ma famille, la réponse se fit attendre deux jours, elle annonçait que nous n'avions ni parent ni ami malade à la capitale, que sans doute l'esprit en avait imposé. Je me plaignis à Rosalba et lui communiquai la lettre. Quelle ne fut pas ma surprise à la lecture de ces mots explicatifs : *Jules, Paris est grand, Mme D*** ne savait rien encore, écris de nouveau.* Je le fis, et le 9, je recevais en effet cette réponse affirmative.

Rosalba avait raison, notre cousin, le com-

*mandant de S***. est mort le 3 juin à quatre heures du matin, et le lendemain, son corps a été transporté à Arras pour être déposé dans un caveau de famille.* Il n'y avait plus qu'à s'incliner devant la vérité de la révélation, par malheur ce ne fut pas la seule lettre de faire part des esprits. Venons à un fait rétrospectif.

Le 22 mai, dans une réunion plus nombreuse, lorsque des questions frivoles étaient posées à Rosalba, elle s'interrompit tout à coup pour me dire : « Jules, Colombine m'apprend à l'instant, et me charge de t'annoncer (c'était un dimanche, et il était trois heures de l'après-midi), *que tu as en ce moment un vieil ami qui meurt à l'étranger. Je ne te parle de lui, que parce qu'il a toujours été très-bon pour toi. Il est dans l'armée.* » Je cherchais en vain à me rappeler un officier, ou un camarade malade, lorsque deux jours après, les journaux apportèrent en France la nouvelle du décès de M. le maréchal P***. Le gouverneur était mort à Alger, le 22 mai, à trois heures, à la suite d'une courte maladie, d'une fluxion de poitrine. J'avais servi six ans sous les ordres du marécha

qui m'avait toujours témoigné beaucoup de bienveillance, je lui devais la décoration, et il m'honorait de son amitié. Rosalba, interrogée de nouveau, confirma son dire en écrivant et répétant le nom du maréchal.

Cette date du 22 mai, me rappelle comment Colombine, ce même jour, fêtait mon arrivée à Paris en 1860. Voici un spécimen de ses transports enthousiastes. « Il nous est apparu comme un brillant météore, mais pour moi, ce météore, qui s'éclipse demain, sera remplacé par l'étoile polaire ! Mon amour le suivra partout, partout je lui dirai *je t'aime !* Il aura été pour moi ce qu'est la feuille emportée par le vent, qui disparaît à nos regards. La feuille est bientôt oubliée quand elle devient la proie de l'espace, tandis que lui, mon bien tendre amant, mon souvenir l'enlacera constamment de ses bras, lui remettra, à côté d'une immortelle, une pensée qui lui dira sans cesse. *Elle ! elle !* O mon ange adoré ! Cent fois béni le jour qui te verra revenir !... »

C'est ainsi que l'habile Sirène, véritable démon femelle, qui devait prendre tant de formes

différentes, cherchait déjà à m'environner de ses serres.

Terminons ce chapitre par l'histoire assez triste du pauvre Arthur Lamy :

Lamy, soldat au 76e de ligne, âgé de 27 ans, était ordonnance du lieutenant-colonel, et chargé de ses chevaux. Orphelin, et pour tout expliquer, né à Paris, de parents inconnus, il avait entendu parler de la puissance de Rosalba, et désirait la questionner pour tâcher de retrouver son père. La chose n'était pas facile. Lamy, qui ne portait ce nom que par emprunt, était tout bonnement Arthur ; le jour de sa naissance il avait été déposé dans un hospice de la capitale ; tout ce qu'Arthur savait, c'est que le lendemain, une paysanne était venue le retirer de l'établissement, l'avait recueilli et élevé, que plus tard, il était devenu son domestique, et qu'enfin, il n'avait quitté la ferme de sa bienfaitrice que pour entrer dans l'armée. C'était, du reste, un très-bon sujet que Lamy Arthur, soigneux et docile ; pour son bien, et un peu par curiosité pour moi, j'acceptai volontiers sa demande. J'abrège les préliminaires de

la présentation et j'arrive à la chose importante, après les premières questions posées, voici ce qui nous fut révélé : « Puisque tu crois en Dieu et en nous, dit Rosalba, je vais tout t'avouer, mon ami, je connais ton père, il était autrefois armateur, et il vit aujourd'hui retiré dans la capitale ; ton père, Arthur, est vieux et souvent indisposé, il habite en ce moment un hôtel dans la rue Richelieu. Depuis longtemps il t'aurait reconnu pour son fils, sans l'inconduite de ta mère. Ta mère, mon pauvre enfant, se nomme Jeanne-Marie, c'est la fille d'un bonnetier de Fontainebleau, et qui a été trompée par ton père quand elle était servante chez lui. Elle est toujours domestique, et demeure dans la rue Saint-Germain. Ton père a 68 ans, il est infirme et sort très-peu, quand tu iras à Paris avec ton congé, je te conduirai vers lui, et il faudra bien qu'il te reconnaisse. Ton nom, et la date de ta naissance sont inscrits sur un porte-feuille qui est renfermé dans son secrétaire, et la chose sera facile. La fortune de ton père te reviendra, Arthur, elle est considérable ; il est célibataire et n'a pas d'autre héritier ; espère

en moi, mon ami, car je t'aime, et crois toujours en Dieu et les esprits. »

Je dois le dire, car ceci s'est bien gravé dans mon souvenir, l'esprit en faisant cette révélation, hésita beaucoup, eût de continuelles réticences, et par pudeur et scrupule, s'adressa plutôt à moi qu'au malheureux fils de Jeanne-Marie, il paraissait timide et honteux, et ne céder qu'à mes vives instances, inutile de parler du trouble et des espérances de Lamy Arthur, après cette bonne et riche découverte, les détails étaient précis et nombreux ; hélas ! Arthur sait à peine, aujourd'hui, si je suis brouillé avec sa protectrice, et si la seule clarté qui pourrait percer le mystère de sa naissance, s'est pour jamais éteinte !

Il m'écrivait encore dernièremeut, et me chargeait d'une prière pour Rosalba ; je te la confie, lecteur, dans toute sa naïve rédaction.

« Chère Rosalba, esprit saint ! Bienheureux ange du Seigneur, vous qui pouvez beaucoup de choses, puisque par vous je puis retrouver mon père ; faites-moi donc la grâce et le

bonheur de me conduire à lui, pauvre ou riche, ce seraitt un miracle pour moi. Sainte Rosalba! vous m'avez promis de me le faire voir à Paris, je compte y aller cette année. Ah ! bienheureux esprit saint ! prenez donc pitié de moi, chère Rosalba, car je n'ai que de la misère depuis que je suis au monde ; demandez donc à Dieu qu'il vous accorde cette faveur. Je ferai tous les jours une petite prière pour qu'il vous donne cette permission.

« En attendant avec beaucoup d'espoir, une réponse de vous, je vous assure que je crois en Dieu et en vous, et que je suis votre très-obéissant serviteur.

« LAMY ARTHUR. »

On voit dans cette expression, *pauvre ou riche*, combien Arthur est désintéressé, et je suis bien certain que ce digne soldat ne passe pas de nuits sans songer à Rosalba, et qu'il est encore bien loin de se rire de la puissance éphémère des esprits.

VI.

Différents apports des Esprits. — Dessins de Rosalba. — Description de ces dessins. — L'arbre mâle et l'arbre femelle. — Le coq surmonté d'une croix avec l'effigie d'une madone. — Triste réflexion sur la promesse d'un million. — La chasse aux dessins. — Souvenir de celui de M. Allan Kardec. — Des deux belles esquisses du curé de St-Méry. — Opinion de Paul de la Roche à leur sujet.

On peut dire qu'au commencement de 1864, les esprits avaient déjà pris sur mon médium et sur moi un ascendant redoutable ; c'est le moment de parler des divers apports qui devaient nous aveugler davantage, et précipiter par le trouble de la raison, notre chute inévitable. Rosalba nous dit un jour qu'elle savait dessiner, et que pour nous plaire, si nous le désirions, elle se mettrait de suite à l'œuvre. Nous y consentîmes volontiers, et posant les mains sur la planchette, nous attendîmes la réalisation de la promesse de l'esprit. Nous eûmes le soin de causer

ensemble, le médium et moi, afin de détourner notre attention, et d'être plus certains du phénomène par l'absence de toute supercherie.

La table commença ses évolutions et un quart d'heure après, l'ayant relevée en soulevant les mains, nous trouvâmes un dessin baroque, compliqué, quoique très-grosièrement fait ; il était formé d'oiseaux et de feuillages étranges, une sorte de gallinacée dominait le tout. Nous demandâmes à l'esprit ce qu'il avait voulu représenter, et abaissant la planchette pour obtenir une explication de Rosalba, je posai le crayon à l'endroit même où le dessin était terminé par une suite d'oiseaux enchaînés les uns aux autres et formant guirlande. Le crayon qu'il nous eut été assez difficile de conduire sur le papier, sans la table qui le couvrait, traversa de bas en haut les petits corps des oiseaux, parcourut les branches, les feuilles et tous les détails qui étaient sur sa route, sans s'écarter ni à droite ni à gauche, vint dessiner une couronne sur la tête du gallinacée, fit un long trait, et écrivit ces mots : *C'est un arbre mâle, mon Jules!* Le lendemain nous obtînmes de la même

manière un arbre femelle. Rosalba, en lui donnant ce nom, ajouta au bas du papier : *Les oiseaux s'appellent les esclaves, ; tu ne les connais pas, l'arbre non plus, car il est étranger à votre globe.* Elle offrit en même temps au médium, par galanterie et tendresse, l'oiseau qui semblait le mieux dessiné. Deux jours après, à la suite d'une troisième expérience, nous eumes un dessin symbolique et religieux : un grand coq sur lequel était posée une croix renversée, surmontée elle-même d'une effigie de Madone. L'esprit nous dit que ce dessin était fait en mémoire de saint Pierre qui avait renié son divin maître ; sur le côté du dessin, et ce fut le commencement des ruses diaboliques, on lisait en gros caractères : *Jure de croire en Dieu et je te promets un million !* Pour mieux appuyer cette promesse l'esprit avait signé, ce qu'il fit depuis presque toujours, de son nom patronimique : *Desgaron.* Nous étions émerveillés, subjugués, Rosalba nous dit encore : qu'il était inutile, à l'avenir, de tenir les mains sur la planchette, que cela nous fatiguerait trop, puisque chaque fois, nous ignorions ce qu'elle voulait faire, que

dorénavant, elle placerait des dessins tout faits dans mon secrétaire, ou mes meubles, et qu'elle éprouverait même un malin plaisir à nous les voir chercher. Ces promesses se réalisèrent souvent, et achevèrent de tourner la tête de Lamy Arthur, qui venait journellement faire chez moi, ce que nous appelions *la chasse aux dessins.* Ces dessins, au nombre de cinquante, enrichissent aujourd'hui mon album. C'est toujours à peu près le même système. Le règne animal confondu avec le règne végétal, le tout entremêlé de sentences et d'aphorismes. Ces recommandations reviennent souvent: *Colombine veille sur toi et t'aime, ne fréquente pas les mauvais esprits; crois en nous, Jules.* Les oiseaux sont nombreux, ont un aspect sauvage et fantastique, plusieurs parcourent de petites lignes tortueuses qui vont aboutir à des croix, avec ces mots: *Suis ta voie avec courage et tu trouveras le salut.* D'autres soutiennent avec le bec, des corbeilles ou guirlandes, où sont inscrites des légendes bibliques. C'est enfin un assemblage bizarre qui porte à la rêverie, frappe et effraie l'imagination qui n'a jamais rien vu de semblable. Indé-

pendamment de la maison de Mozart, pleine d'harmonie, puisqu'elle est entièrement faite d'instruments de musique, dessin remarquable pour sa variété et sa finesse de traits, et qui a le mérite d'avoir été produit par le pouvoir médianimique d'une de nos grandes célébrités littéraires, Victorien Sardou; j'ai trouvé chez M. Allan Kardec, un paysage assez semblable aux miens, appartenant, m'a-t-on dit, à Saturne ou à Jupiter.

Ces dessins spirites n'ont pas tous ce cachet étrange. J'ai surpris chez un vénérable abbé, deux bien belles esquisses des figures sacrées de Jésus-Christ et de la vierge Marie, profilées sous les doigts d'une petite fille de six ans qui tenait sa main sur une planchette. Le grand peintre, Paul Delaroche, a admiré ces deux esquisses et les a préférées de beaucoup aux chefs-d'œuvres de Murillo et de Raphaël, parce que, selon lui, elles possèdent seules le véritable caractère juif, dans toute sa pureté et sa beauté primitive.

Je ne commets pas une indiscrétion en avouant que ces précieuses copies sont la pro-

priété de M. le curé G***, de la paroisse Saint-Méry, aujourd'hui camérier du pape.

Beaucoup de personnes savent qu'il existe à Rome un dessin de Christ, d'un effet poignant, parce qu'il porte sur lui, les vrais stigmates sanglants infligés au corps du Sauveur au moment de la flagellation. L'auteur cette fois est un démon qui avait assisté à cette scène douloureuse, et je puis en parler, car l'Eglise a reconnu à toutes les époques, la fatale influence et les terribles manifestations des puissances occultes.

Un autre apport m'impressionna beaucoup, ce fut un médaillon représentant l'Enfant-Jésus et le petit saint Jean-Baptiste. Colombine me l'offrit parce que, disait-elle, elle y trouvait de la ressemblance avec ma fille et son frère, hélas! comme elle, moissonné bien jeune! cependant, cet esprit se montra jaloux des succès de Rosalba, et voulut à son tour nous faire un don qui ne pouvait manquer de lui assurer notre éternelle et bien vive reconnaissance. Il s'agit d'un miracle, cher lecteur, et prépare toutes tes émotions.

Dans nos dispositions d'esprit, le miracle du 12 juin fut le dernier coup porté à notre incertitude, il nous parut un gage d'alliance entre le ciel et nous, et dans notre folle erreur, nous l'acceptâmes comme un parfum d'amour émané d'en-haut, bien fait pour nous enivrer ! Disons-le avec sincérité, nous crûmes, à partir de cette date, à une intervention divine !

VII.

Promesse d'un magnifique don. — Apport d'un Christ. — Miracle du 12 juin. — Reconnaissance. — Sages recommandations de Colombine. — Doute, et respectueuses observations relativement au Christ.

Je t'ai dit, lecteur, que les dessins de Rosalba. portaient ombrage à Colombine, et qu'elle voulait, par un seul apport, rattraper tous ces avantages, elle y réussit très-bien. Depuis quelques jours nous étions en froideur à cause des mauvais esprits, dans l'après-midi du 10 juin, elle vint, et me dit : *Je suis Colombine, je te rends mon amitié. Jure que tu crois en Dieu et en moi.* *Je jurai, elle ajouta : après-demain, à minuit, je te mettrai une marque de souvenir à la tête de ton lit; je sais que tu désires un Christ, tu l'auras; adore-le autant que si c'était le fils de Dieu, vivant encore sur la croix, car il sera béni par nous.* Le dialogue continua ainsi :

Moi. — Comment sera ton Christ?

L'Esprit. — Il sera blanc et noir.

Moi. — Sera-t-il grand ?

L'Esprit. — Comme ton dictionnaire.

Moi. — Qui l'aura fait ?

L'Esprit. — Moi, et ton parrain, l'oncle qui t'a parlé.

Moi. — Mais il n'était pas sculpteur ?

L'Esprit. — Ni moi non plus, mon ami, tu sais que rien n'est impossible à Dieu !

Moi. — Pourrais-je le montrer?

L'Esprit. — Non.

Moi. — Cela m'afflige !

L'Esprit. — Eh bien ! tu le feras voir à tes amis seulement.

Moi. — Sera-ce un chef-d'œuvre ?

L'Esprit. — Non, pas celui-là, plus tard je te le promets, si vous êtes sages et croyants, ton médium et toi, car je vous aime toujours beaucoup.

Inutile de vous parler de mon anxiété fiévreuse dans la nuit du 12 juin, après une sévère et minutieuse inspection, car je pouvais craindre un piége, j'attendis éveillé l'accomplissement du miracle. J'étais seul; enfin à l'heure

indiquée minuit, un bruit qu'il est impossible de définir se fit entendre, et un très-beau Christ en bois vernis, comme il avait été dépeint, le corps d'une pâte blanche et molle, d'un travail très-fin, la tête surtout admirable, se trouva sur mon chevet, il venait d'y descendre... Le fait me parut tellement surnaturel, que pendant quelque temps je ne pus y croire ; je restai comme abasourdi, pétrifié dans ma reconnaissance. La supercherie n'était pas possible, et pourtant je doutais encore. Aussi dans la matinée du 12, les premiers mots que m'adressa Colombine, furent des paroles de reproche. l'esprit m'apostropha ainsi : *Je suis Colombine, Jules, et je vois bien que je ne pourrai pas te convertir à cause de ton incrédulité ; j'aurais voulu te faire faire des miracles, mais tu renies mon ouvrage* (l'esprit sans doute mentait, comme pour le médaillon, car ainsi que lui, la chose était évidente. Ce Christ avait été dérobé.) Colombine continua : *Il est aussi de ton oncle ; tu ne devrais espérer aucun pardon. Incrédule, songe que tu ne dois pas toucher au Christ avant la quinzième heure à partir de son apparition, ni*

le montrer à plus de trois personnes. Voyant mon insistance à l'égard de mes amis, l'esprit termina ainsi : *Ils ne le méritent pas, ils sont trop incrédules, enfin je te permets de le faire voir à huit d'entre eux, pas à plus.*

Rosalba vint le même jour me complimenter, et me fit présent d'un dessin allégorique plein de fleurs et d'oiseaux au milieu desquels on lisait : Je t'avais bien dit, Jules, que tu obtiendrais l'amitié de Colombine ; dans une charmante corbeille, étaient écrits ces mots : *La richesse n'est rien auprès du ciel qui nous est promis*, puis, en gros caractères, figurait la signature de Rosalba Desgaron Quelques jours après le même esprit revint me donner, de la part de Colombine, les dernières instructions relatives au Christ :

Jules, me dit-il, il faut que le Christ béni par nous le soit encore par l'archiprêtre de Mézières, ensuite par l'archevêque de Paris, en France, le chef des serviteurs de Dieu. Quand la croix paraîtra sur l'autel, une goutte de sang tombera, Colombinesera là et dira : *Louez Dieu, et qu'il soit fait selon sa parole !* Promets-moi

de ne révéler à personne ce que je viens de te dire, et d'obéir à nos ordres. En ce moment, j'étais tellement troublé et halluciné, j'avais une foi si vive dans la réalité du miracle et la céleste intervention, qu'il me fut facile de promettre tout ce qu'on me demandait. Les paroles si solennelles, si sacramentelles de Rosalba, avaient dissipé tous mes doutes, et mes appréhensions tombèrent devant le sublime de la mise en scène.

J'exécutais donc fidèlement les instructions données. Cette preuve de munificence religieuse, quoi qu'il arrive, planera toujours au-dessus des faits et des résultats, et restera pour mon médium et pour moi le plus profond, le plus impénétrable mystère. Bientôt nous allons voir poindre l'indécision, l'incohérence dans les idées des esprits, nous allons saisir l'ensemble de leurs maléfices; malgré leurs séductions et leurs efforts, leur style ardent et figuré, la vérité se fera sur la fourberie, et renversera pour jamais leur échafaudage hypocrite, mais la sainte Croix, signe du salut éternel, apparaîtra encore rayonnante sur l'autel, toujours couverte par le

doigt et le regard de Dieu, sa plus brillante et indestructible auréole.

VIII.

Opinion sur les Esprits, leur grande supériorité sur nous, leur hiérarchie, motifs qui les gouvernent. — Fragments détachés de l'histoire de Jeanne-d'Arc. — Doute sur l'identité de l'Esprit de ma fille. — Rosalba me raconte comment notre connaissance s'est faite en Afrique.

Les manifestations des esprits ne peuvent donner l'idée bien nette de leur véritable caractère, ni indiquer suffisamment leurs personnalités, la subtilité de leur essence les rend si supérieurs à nous, qu'il nous est bien difficile de les juger, quand surtout ils se servent d'un masque pour nous tromper. Leurs ruses sont si habiles et semblent obéir à des règles si compliquées que, quand bien même nous en saisissons le fil, nous sommes forcés d'avouer que bien des choses nous échappent, tout en reconnaissant l'ordre extraordinaire et invariable qui préside à tous ces secrets. Dans les rapports avec les esprits, deux choses frappent, la hiérarchie et

l'entente cordiale qui n'existent pas chez nous. Une soumission aveugle à l'égard de tout ce qui est au-dessus d'eux. Dans l'ordre moral, ces lois ne sont-elles pas nécessaires, indispensables aux esprits qui, pour établir l'équilibre par la contrainte armée, n'ont ni dents, ni ongles, ni engins de destruction et de bombardement! Pour les esprits, tout stationne et réside dans le droit, sans lutte ni embarras, et pour nous, au contraire, la force matérielle seule, donne ou rétablit l'harmonie en se faisant aider quelquefois par sa sœur cadette la raison; souvent même, et c'est là notre plus grande infirmité ici-bas, en se passant d'elle. Cette digression nous ramène à cette admirable échelle de Jacob où chaque degré est marqué par le point d'élévation morale des esprits.

Ainsi Colombine est près de Dieu, elle entend sa voix, prononce des arrêts, dont les effets sont irrévocables; sa puissance est illimitée par rapport à nos besoins; elle peut guérir des maladies, donner des conseils pour tous les projets. On ne la consulte même que dans de graves circonstances. N'a-t-elle pas aussi le pouvoir,

Rosalba l'a dit, du moins, de faire tourner la planchette, toute seule, sans le contact des mains ? En tous points, son amie, ou sa sœur Rosalba lui est soumise, elle transmet ses ordres, lui demande des grâces, lui pose les questions litigieuses ; pour toutes les faveurs aussi l'entremise de Rosalba est nécessaire. Les autres esprits de l'ordre tertiaire ne peuvent agir sans la permission et le secours de Colombine et de Rosalba.

Quant *au bon esprit*, au *petit noir* personnages du quatrième ordre, et dont je t'ai parlé, ils sont d'un servilisme complet à l'égard des trois premiers. Quelques fragmens de la vie de Jeanne-d'Arc, serviront, lecteur, à te faire saisir toutes ces différences hiérarchiques.

A cette question : « Connais-tu Jeanne-d'Arc? » L'esprit qui s'abritait sans doute sous le nom de ma fille, et qui peut figurer au troisième ordre, me répondit : « Oui, mon père, c'est un ange ! mais je n'ai pas le droit d'en parler, c'est t'a faute, quand je pouvais le faire, tu t'entretenais avec des mauvais esprits. »

Moi. — Dis-moi si vous distinguez facile-

ment les esprits qui, de leur vivant, ont rendu des services à l'humanité, comme génie bienfaisant, ou pieux serviteur de Dieu?

L'Esprit. — On les reconnaît toujours, et la récompense est accordée d'après le bien que l'on a fait, *suivant ce qu'ils ont accompli sur terre, les esprits sont plus ou moins rapprochés de Dieu.*

Moi. — Accorde-moi ce que je te demande, revenons à Jeanne-d'Arc. Peux-tu me dire si des esprits l'ont inspirée pendant son court et glorieux passage ici-bas, et si ce sont eux qui l'ont préservée d'abord des coups des Anglais?

L'Esprit. — Jeanne-d'Arc, mon père, a été brûlée, mise à mort comme sorcière, elle était pourtant chrétienne, et à ses derniers moments elle a demandé Jésus.

Moi. — Tu ne me dis rien sur l'influence des esprits?

L'Esprit. — *Dieu l'aimait.* Les cendres de la pauvre enfant ont été jetées aux vents afin que personne ne pût en prendre, ce qui est fort mal.

Moi. — Tu aurais voulu que les cendres de

Jeanne-d'Arc fussent gardées comme de précieuses reliques?

L'Esprit. — Oui, mon père.

Moi.— Et les esprits?

L'Esprit. — *Dieu seul lui parlait*. Quant au pouvoir des esprits, à leur influence sur elle, Rosalba ne m'en a rien dit, cher père.

Moi. — Es-tu toujours heureuse?

L'Esprit. — Oui, je suis l'ange du Seigneur, j'attends, et ne puis rien te dire sur l'époque de ma réincarnation.

Il est difficile de douter aujourd'hui du rôle trompeur que jouait l'esprit qui avait usurpé le nom de ma fille, et pourtant je reconnais qu'il se montra toujours soumis et respectueux. C'était le même élan, la tendresse d'autrefois, de soudaines et vives réparties, une constante et adorable sollicitude pour tout ce qui me concernait. J'étais fasciné par ses mille attentions. Ma fille se disait l'élève de Rosalba qui lui apprenait le dessin et l'histoire des Juifs. Je vivais donc dans la plus complète illusion. Un jour, j'obtins de Rosalba des renseignemens sur la

manière dont nous avions fait connaissance en Afrique.

Voici son récit :

« Dans ta troisième année de guerre, j'étais près de ta tente, et plusieurs fois je me montrai à toi sous les vêtemens d'un arabe blessé ; souviens-toi, Jules ! J'agissais par l'ordre de Dieu, je vous protégeais; quand ton cheval s'est abattu et que tu courais un grand danger, j'étais encore près de toi, mais ce n'est pas la même année.

Moi. — Qui te portait alors vers moi ?

L'Esprit. — Vous étiez tous les enfants de Dieu, toi, je t'ai préféré aux autres pour ton bon cœur, ta sensibilité à l'égard de tous, pour le bien que tu as fais à des personnes qui allaient périr dans les flammes, celles que tu as sauvées après le combat. Rappelle-toi ces trois petits arabes que tu as su préserver, quand ton cheval abandonné sans guide, te fit découvrir leur cachette (en effet, nous étions au Dahrah, en 1845, dans ma troisième année de guerre), alors Jules, je t'aperçus; partout tu as montré ton bon cœur, mais le monde n'a pas été juste.

Je dois avouer que les souvenirs de Rosalba m'attendrirent, et tout en faisant la part des éloges et flatteries que je ne méritais pas, je lui sus gré néanmoins du concours qu'elle m'avait autrefois donné.

IX.

Je dois bientôt quitter Mézières. — Trouble des Esprits à cette pensée. — Histoire d'un bouquet. — Effroi de ma fille à l'approche des mauvais Esprits qui ont voulu mettre le feu à ma chambre. — Un mot sur le bon Esprit. — Sa conversation et sa complaisance. — Excursions diverses des Esprits. — Jalousie de Colombine à l'occasion de mon précédent voyage à Paris

Je devais bientôt quitter Mézières pour aller prendre les eaux des Pyrénées, les esprits le savaient, aussi firent-ils, dans les derniers jours, les plus grands efforts pour captiver notre confiance, s'assurer notre amitié par des séductions qui troublèrent de plus en plus nos idées et notre raison ! Leur but était de convaincre assez le médium pour lui donner le goût des voyages par l'appât d'une fortune considérable. Quant à moi, ils m'attachaient toujours de plus en plus par le charme de cette correspondance intime avec l'esprit qui prenait le nom de ma fille, ma fille que j'avais tant aimée ! Je la voyais chaque

jour subir mes propres impressions, se mêler à mes rêves, flatter et partager mes goûts ; prendre, il me semblait, du moins, les mêmes éclats de voix, avoir la même gentillesse qu'autrefois, devenir gaie quand j'étais gai, et me proposer mille distractions si j'étais triste. Elle reparaissait ainsi dans ma vie et mes pensées, et ne me quittait jamais sans me laisser un gage de sa tendresse. Ma fille aimait les fleurs, et quand j'en plaçais sous la planchette, ou en avant, à son approche elles ouvraient leurs corolles, et je sentais, pour ainsi dire le souffle de l'esprit au contact du crayon ; ma fille me remerciait toujours par de charmantes paroles, m'assurant que leur parfum lui rappelait les souvenirs les plus doux. Le phénomène de ce léger vibrement de fleurs, s'est également reproduit avec Rosalba. Une chose pourtant me chagrinait du côté de ma fille, c'est qu'ayant conservé une grande affection pour sa mère, elle l'accusait de ne pas croire en elle, par l'idée qu'elle pouvait avoir (et elle ne se trompait pas), qu'un autre esprit se servait de son nom ; aussi, dans sa colère, cherchait-elle à me persuader qu'elle vouait

une grande haine aux mauvais esprits, et qu'elle leur faisait une guerre acharnée. Un jour, elle vint me dire très-effrayée : « Figure-toi, mon bon père, que je suis bien triste, tout à l'heure, pendant ton absence, les mauvais esprits ont voulu mettre le feu à tes papiers et à tes effets, heureusement j'étais là, j'ai fait le signe de la croix, et ils ont fui bien vite.... *ils sont tous partis en hurlant* ; maintenant je ne sortirai plus de ta chambre, quand tu t'absenteras. Colombine te protége. Adieu, père. » Ces derniers mots : *Colombine te protége*, m'annonçaient la douce bienveillance et le haut appui de l'esprit supérieur. Au reste, ma fille ne fut pas seule à gémir sur nos tendances curieuses à l'égard des esprits malfaisants ; Colombine et Rosalba nous boudèrent plus de huit jours, et ne parurent pas à la planchette, parce qu'un ami mal avisé, incrédule, présent à une séance, avait invoqué Satan, avec promesse de se donner à lui pour quelques millions, cet appel un peu trop brutal et maladroit déconcerta et indisposa fort nos esprits familiers, ils s'éloignèrent vite, mais je crois aujourd'hui que leur indignation fut simulée.

Nous n'avons pas encore parlé de ce *bon esprit* chargé de nous apprendre l'arrivée des autres, ou de nous informer de leur départ. Nos esprits familiers voyageaient beaucoup, toujours pour des œuvres dignes et méritoires, dans l'intention de rendre service en soulageant des misères ; ils allaient souvent dans des pays ravagés ou en guerre, en Pologne, en Amérique, afin de porter secours aux blessés, ou pour les aider à mourir. Ils visitaient les contrées où il fallait ranimer la foi ; Rome, où Colombine prétendait que le pape ne commandait plus ; quoique très-occupés de propagande spirite, ils trouvaient encore le temps de revoir leur cité si chère, Jérusalem, cette belle patrie ! Je ne parle pas de toutes les courses que les esprits firent pour nous rassurer sur des parents ou des amis malades ; ils poussèrent le zèle un peu trop loin, en exagérant leur nombre, et même, je crois bien, en créant des maux imaginaires qui nous effrayaient sur leur compte. Rapides comme le feu électrique, ils traversaient les plus vastes continents. Une fois, Rosalba, à qui je n'accordais que quelques minutes pour aller en Afrique et

en revenir, oublia sans doute sa nature éthérée, car elle me dit plaisamment (c'était l'époque d'une tempête) *tu ne me donnes pas assez de temps, ne vois-tu pas, Jules, que la mer est mauvaise.*

L'absence des esprits nous était annoncée par ces simples mots : *partis* ou *ils ne sont plus là*, ou bien encore par l'esquisse d'un petit navire aux voiles déployées, que le *bon esprit* crayonnait fort vite, quand je le remerciais de son avis, il ne manquait pas de me jeter au nez cette phrase de convention : *De rien, mon ami. Ce n'est pas la peine*, comme s'il c'était agi d'allumer un cigare !

Un jour, le *bon esprit* eut l'air de prendre un ton plus solennel, ce qui me décida à l'interroger ; après ma question ordinaire : *Que viens-tu m'annoncer ?* Il s'exprima ainsi :

L'Esprit. — As-tu fais bénir ce que Colombine t'a donné, Jules ?

Moi. — D'abord est-tu bien le *bon esprit ?*

L'Esprit. — Sans doute, mon ami, je t'ai parlé souvent, il faut faire bénir le Christ aujourd'hui.

Moi. — Ce sera difficile.

L'Esprit. — N'importe, il faut le faire.

Moi. — Approuves-tu pour demain?

L'Esprit. — Tu ne comprends pas, je t'ai dit qu'il le fallait aujourd'hui même.

Moi. — Peux-tu me parler de Colombine et de Rosalba, me dire quand je pourrai les voir?

L'Esprit. — Quand tu auras fais bénir le Christ, elles viendront.

Moi. — Dis-nous qui tu es? Ton véritable nom?

L'Esprit. — Je ne puis ni l'un ni l'autre.

Moi. — Qui t'adresse à nous?

L'Esprit. — Je viens par l'ordre des esprits, Jules.

Moi. — J'espère bientôt les voir.

L'Esprit. — Pas aujourd'hui, il est trop tard.

Moi. — Pendant qu'il sont absents, veux-tu causer avec nous?

L'Esprit. — Je ne puis rien vous dire, moi, e ne suis pas assez pur, pourtant je voudrais

bien vous renseigner sur ce qui vous intéresse, mes deux amis.

Moi. — Laisse nous un mot de souvenir, ou fais un dessin, je vais te mettre du papier blanc.

L'Esprit (avec modestie). — Je ne sais pas aussi bien dessiner que Rosalba.

Moi. — Je t'en prie, essaye toujours, voici le papier.

L'Esprit dessine des fleurs, des pensées, une guirlande avec les noms des trois esprits familiers aux initiales C., R. et R. Puis il ajoute : *Si tu m'aimes, imite-moi, j'aime ceux qui m'aiment et qui suivent ce que prescrit notre mère la sainte Eglise.* Interrogé si c'était bien cela qu'il avait écrit, l'esprit répondit oui, et nous fit ses adieux. Quelques jours avant, Colombine m'avait dit aussi : « Mon cher Jules, « je t'aime comme tu es, ta grande confiance en « moi me charme le cœur, tu sais bien que « Caïn n'a jamais été agréable à Dieu, qu'il a « vécu misérable à cause de sa jalousie, que son « frère, au contraire, a été béni pour sa dou- « ceur, et bien heureux !

« Ne fais pas comme le mauvais riche, mais « comme Job, et tu verras que je serai bien « bonne pour toi; rappelle-toi ma pro- « messe. »

Singulier moyen des esprits qui vantent la pauvreté, et qui nous bercent par la riante perspective des richesses.

Mon premier voyage à Paris, nécessité par la mort de mon père, avait été marqué par un incident fort drôle, dont le récit terminera ce chapitre. J'avais demandé à Rosalba, la veille de mon départ, si elle ne désirait pas un petit cadeau en souvenir de la capitale. *Agis comme tu l'entendras, d'après ton cœur,* m'avait répondu l'esprit, *ce que tu feras, sera bien fait.*

A peine ces paroles étaient-elles prononcées, qu'un frôlement se fit autour de nous, et que nous entendîmes en même temps, comme le bruit d'une personne qui marche lourdement sur le parquet, nous étions seuls dans la chambre, mon médium et moi; nous fûmes étonnés, un peu inquiets; mais Rosalba nous rassura vite en écrivant ces mots. *Ne crains rien, Jules, Colombine était là*, *et elle s'en va de très-mau-*

vaise humeur, parce que tu ne lui as rien offert. Elle est jalouse.

L'esprit s'était vengé de mon oubli en cherchant à nous faire peur, ou tout au moins à nous impressionner.

X.

Préparatifs de départ. — Tristes réflexions au moment de quitter le régiment. — Adieux à Mézières. — Empire des Esprits. — Les mauvais veulent nous prouver que seuls, ils ont le pouvoir de faire de l'or, ou d'en posséder, ce qui ne nous empêche pas de les chasser. — Dernier vœu et promesses des bons Esprits au moment de me mettre en route.

L'instant de mon départ définitif de Mézières approchait; après les bains de Barèges je ne devais plus revenir. J'étais fort triste, comment quitter sans regrets, des amis qui toujours avaient été pour moi, bons et bienveillants! des chefs pleins d'égards, d'indulgence et de sollicitude attentive! Comment me détacher de tous ces hommes de cœur avec lesquels je venais de chevaucher en Italie; dont la présence me reportait au souvenir de nos combats, de ce retour triomphal en France, après la grande bataille de Solférino?

J'avais aussi à compter avec l'hospitalité si franche et si cordiale de ma dernière garnison. C'était là la fin d'un beau rêve de trente-huit ans, mêlé d'amours folles, d'instincts beilliqueux, et de brillantes épopées! Le dernier soupir d'une vie rieuse, molle et dure à la fois, où la veille souriait au lendemain, sans crainte ni douloureuses pensées! où chaque heure en fuyant, laissait au rivage les soucis et les peines, n'emportant que le parfum des fleurs et les échos palpitants des songes! Comment renoncer aussi de gaîté de cœur, à ce monde invisible, tout peuplé d'êtres fantastiques qui me donnaient des ailes pour planer avec eux dans des espaces sans fin? N'avais-je pas accepté leurs promesses d'or et de richesses, avec le bénéfice si attrayant de pouvoir les répandre sur la tête des malheureux; fallait-il repousser toutes ces séductions? Les esprits en savaient plus que nous à ce sujet, et ils comptaient bien que leur proie ne leur échapperait pas.

Dans nos entretiens avec les esprits, il avait été question de la probabilité d'une résidence à Marseille; Colombine, dans ses révélations

prophétiques, avait souvent parlé de merveilles qui devaient s'opérer dans cette ville. Mézières ne lui semblait pas un assez grand théâtre, et toutes ses faveurs étaient réservées pour l'importante cité. Les dessins barbouillés en noir près de la Meuse, se présenteraient en riches couleurs à Marseille. Là, je devais prêcher la doctrine spirite! Opérer des miracles. Ainsi que Colombine, j'aurais le pouvoir de faire tourner la planchette sans l'apposition des mains. Ce qui mettait le comble à mes si belles espérances, c'était la promesse d'être appelé à Paris par l'Empereur. Colombine en était sûre, Sa Majesté, informée, et étonnée de tant de prodiges, voudrait la consulter sur les affaires embrouillées de Rome et d'Italie! Quelle gloire pour moi, atteindre d'un bond au sommet de la Pyramide! Dans ces causeries et ces charmants mensonges à propos de Marseille, le nom du médium n'était pas prononcé, mais l'anguille était sous roche; l'or scintillait au milieu des flots du beau lac bleu de la Méditerranée, et le mot trésor, étoile d'Orient, apparaissait avec tous ses attraits lumineux et fascinateurs. C'était un

phare qui encourageait les caprices, en semant de perles et de topazes les rêves d'un cerveau malade! Tous les écrits, l'expérience et la sage raison se dressaient vainement contre nos visions insensées; le pli était fait, et par l'attrait du merveilleux, nous nous sentions dominés, et malgré nous, entraînés vers un dénouement fatal.

Depuis quelques jours les bons et les mauvais esprits nous offraient leurs services, et se livraient sur la planchette des combats acharnés, nous le crûmes, du moins, un soir ; les derniers eurent même l'impudeur de nous avouer qu'ils étaient mauvais, mais riches, et que ceux qui se vantaient d'être bons, n'avaient pas à leur disposition le plus petit lingot d'or!

Cette révélation nous foudroya et aurait bien pu nous enlever notre reste de bon sens, heureusement que j'en eus assez pour me rappeler qu'il était dit quelque part, dans les écritures que les mauvais esprits possédaient ou pouvaient faire de l'or, mais que cet or se changeait en charbons ardents entre les mains des fidèles. Ce fut assez pour nous déterminer à

chasser bien vite tous ces méchants démons.

Ma fille, attristée de mon départ, mais plus courageuse, fit son possible pour me rendre la gaîté au moyen de mille tours d'adresse qu'elle exécutait dans ma chambre. Tantôt elle déplaçait mes livres, s'emparait de différents objets qu'elle cachait ou suspendait au plafond, la pauvre enfant mettait le désordre partout; cherchant à m'intriguer par les grands jeux de haute école créés, sans doute, en l'honneur du sabbat, témoin de mon indifférence, et voyant que le rire s'écartait de mes lèvres, elle se décida à me faire ses adieux dans les termes les plus touchants : Que je suis triste, ô mon bon père! Tu vas partir, je ne t'oublierai jamais; tu seras toujours dans mon cœur; tu ne sortiras jamais de mes pensées, puisque je dois fuir Paris, fuir jusqu'à ma mère; je tâcherai de lui apparaître dans un songe pour bien la convaincre que personne ne prend mon nom. Je le ferai pour ne pas effrayer ma sœur, car dans la position où elle se trouve aujourd'hui, ma vue pourrait lui donner la mort. Adieu, cher père! Je ne peux pas t'embrasser, Dieu

veut que nous n'embrassions que l'esprit. Adieu, adieu. Voilà Rosalba, et après Colombine ; mais je rentrerai encore une fois et ne te quitterai pas sans te donner ma bénédiction, père. Rosalba me dit à son tour. Adieu, mon cher Jules, je te bénis ; je t'ai dit que je protégerais ton médium, je t'ai donné ma parole. Adieu, mes bons amis ; Jules, j'appelle sur ton voyage le secours et les joies du ciel.

Il n'y eut pas d'intervalle entre la visite des esprits, pas d'interruption dans leurs adieux. Colombine vint avec encore plus de solennité que d'habitude, c'était le bouquet et je me soumis à ses commandements : Allons, *je suis ta Colombine*, Jules, et je viens te faire mes adieux.

Je t'annonce d'abord que tu dois perdre l'habitude que tu as de *jurer*.

J'avais montré, sans doute, un peu trop d'impatience dans mes préparatifs de départ, et Colombine m'avait entendu. C'était, du reste, un reproche continuel de la part des esprits, leur véritable *Delenda Carthago* (nous y reviendrons.)

Colombine continua: Trois fois, à Paris, Jules, tu m'entendras dans ton secrétaire, puis je partirai pour Barèges. Sois tranquille, je garderai et protégerai ton médium. Adieu à tous deux.

Ma fille accomplit sa dernière promesse, et quelques heures après, la tête chargée et pleine de toutes ces choses extraordinaires, j'étais sur la route de Paris.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE.

XI.

Bagage spirite. — Inconvénient de s'entretenir avec les mauvais esprits — Insuffisance des bons pour convaincre et instruire. — Puérilités à propos de jurement. — Travail de Colombine. — Ses sages conseils à l'égard d'une hydropique. – Explication sur l'indifférence des Esprits par rapport à l'insuccès des épreuves. — Projet de raccommodement entre sa mère et ma fille. — Dessin fait pour obtenir ce résultat.

Maintenant que nous voilà en voyage, lecteur, examinons un peu notre bagage spirite. Je m'aperçois, mais un peu tard, que j'ai été avec toi bien avare de détails, et que j'ai dû, par nécessité, omettre bien des choses; les esprits mauvais que j'ai chassés avec tant de peine, n'ont pas toujours eu une tenue et une

physionomie décentes ; bien souvent, leur langage était cynique, plus grossier encore que leurs personnes, ce qui n'est pas peu dire. J'ai pu aussi, comme c'était mon devoir, glisser sur leurs offres ténébreuses, quand par exemple, au milieu de leurs efforts tentateurs, ils m'ajournaient à telle date et à minuit, heure infernale pour me faire signer le fameux pacte qui devait me livrer à eux. En acceptant leurs promesses, ma table se couvrait d'or, mes coffres se remplissaient de ce précieux métal. Mais je te l'ai dit, cet or devait se changer en charbon, puis je ne voulais pour rien au monde devoir la fortune à ceux qui se disaient les serviteurs de Satan ! Quant aux bons esprits, c'était différent, pourtant je n'ai pas encore été très-prodigue de citations à leur égard. Rosalba avait la manie de placer partout, dans les meubles et les endroits les plus introuvables, les dessins que Colombine l'autorisait à nous donner, et que nous n'acceptions jamais sans de vifs transports de joie et d'hilarité ! Ces dessins pour la plupart étaient confectionnés devant nous, mais sans voir l'opérateur, nous ne les trouvions que sur

l'indication de l'esprit qui se faisait un jeu de notre impatience.

Un jour, Rosalba dessina derrière la porte de mon alcôve entr'ouverte, cette porte fut violemment agitée pendant tout le travail du dessin, au point de nous causer une certaine frayeur, car nous n'apercevions personne. Sur un ordre de l'esprit, après avoir fermé toutes les issues qui pouvaient correspondre au secrétaire, nous y trouvâmes le dessin qui nous était promis. « *Prends garde !* me dit un autre jour Rosalba, *tu vas m'écraser*, » et le dessin, cette fois, était caché dans l'un des coussins du canapé sur lequel j'étais assis. La plaisanterie était bonne, il fallut découdre le coussin. En dehors de ces jeux d'enfants, tu as dû voir que nos esprits familiers laissaient beaucoup à désirer sous le rapport de la science et de l'étendue des connaissances. *Colombine et Rosalba* se répétaient un peu, le *bon esprit* était trop concentré, le *Petit-Noir* ouvrait à peine la bouche, et *l'esprit* si jeune et si aimant de ma fille (sans doute, hélas ! un des démons odieux et menteurs) se ressentait de l'état de trouble qui selon le spi-

ritisme, précède ou suit toute réincarnation. En qualité d'élève de Rosalba, ma fille prétendue n'expliquait pas mal l'histoire de France, pour preuve, le récit de Jeanne-d'Arc ; mais là, s'arrêtaient ses moyens. Nous n'étions pas non plus très-forts en théologie, mon médium et moi, car Colombine, malgré les instances de Rosalba, ne laissait retomber sur nous que le léger reflet de sa toute puissante instruction religieuse. Elle commençait souvent ainsi :

« Mes deux enfants, je vous salue, ou je vous bénis; on vous a parlé des consolations du ciel comme récompense de votre fidélité envers nous, le paradis vous est ouvert, l'éternelle gloire vous attend pour couronner vos mérites, » et *tutti quanti*, toujours à peu près les mêmes sermons.

Ce que je n'aimais pas dans les esprits, c'était leur attaque continuelle contre l'habitude de jurer que j'avais contractée au service; ma vivacité un peu trop caractérisée par des mots sonores les révoltait, ils me reprochaient avec humeur la moindre expression hasardée, échappée à mon intempérance de langue, me mena-

çant de ne plus revenir, si je ne parvenais pas à me corriger. Enfin, j'ai obéi, je ne jure plus, et plus j'y songe, plus je vois, que ce sera mon seul revenant bon de mon commerce avec les esprits; si du reste, les bons esprits me reprenaient souvent à cet égard, c'est qu'ils savaient bien que les mauvais profiteraient de mes torts pour rattraper leur distance dans cette course vagabonde et échevelée où ma destinée était en jeu. Je me suis peu étendu sur les coups frappés, les petits mouvements dans mon secrétaire ou mes meubles, indiquant la présence des esprits; à chaque instant je les entendais. Un jour, ma fille me dit qu'elle était près de moi, dans le bois du secrétaire, à droite, qu'elle faisait du bruit et que je devais bien m'en apercevoir, que du reste elle ne s'ennuyait pas, et qu'elle y resterait tout le jour pour me garder contre les mauvais esprits.

Plusieurs fois, la nuit, j'avais surpris Colombine écrivant à mon bureau. Je ne pouvais la voir, mais je me rendais parfaitement compte du phénomène, distinguant très-bien le bruit, le craquement d'une plume courant sur le pa-

pier. Le matin, Rosalba consultée m'avait expliqué, que c'était en effet Colombine, qu'elle agissait pour moi, dans de bienveillantes intentions, en s'occupant d'un long et important travail spirite qui me serait livré plus tard à Marseille, et que je devrais utiliser pour mes prédications. Si c'est celui que tu as entre les mains, lecteur, il n'est réellement pas fameux, et l'esprit n'avait pas à faire tant d'embarras !

Colombine avait parfois du bon, tu vas en juger par les conseils pleins de sagesse et de véritable piété qu'elle donna, un jour, à une pauvre hydropique. Cette femme, âgée de quarante ans, accablée par un mal incurable, puisque neuf ponctions lui avaient été pratiquées sans aucun soulagement, n'avait plus confiance que dans la religion. Elle était venue à cet effet trouver Colombine.

Tu crois en Dieu et en nous? Lui dit l'esprit aussitôt sa présentation, alors pourquoi n'as-tu pas accompli ce que tu avais promis?

Cette femme, ainsi interpelée, rougit beaucoup, elle avoua qu'elle devait depuis long-

temps, se rendre en pèlerinage à Notre-Dame de la Salette, mais que toujours, elle avait remis ce voyage. Je crus l'incident vidé, et que Colombine allait simplement lui donner l'ordre d'accomplir son vœu, quand elle reprit : « Ne vas pas dans les Basses-Alpes, car ta prière ne serait pas agréable à Dieu ; tu sais qu'à Lyon, sur ta route, une personne t'attend, et que tu ne dois pas la voir ; ce n'est pas ton mari...... (La femme était veuve,) choisis plutôt (l'esprit cita un village), la chapelle qui dans cet endroit est aussi consacrée à Notre-Dame de la Salette, et qui se trouve située à dix-huit kilomètres de Mézières, tu iras à pied, avec le remords de tes fautes, mes prières t'aideront, et s'il plaît à Dieu, tu guériras. Une même pensée inspirait Rosalba, quand elle écrivait sur un de ses dessins : *Je suis Rosalba qui t'aime, Jules! ta fille ne peut plus venir, il faut chasser les mauvais esprits, car nos prières ne sont plus agréables à Dieu.* Et dans un passage plus mélancolique, elle ajoutait : *Ne vois-tu pas ta fille qui pleure, parce que tu parles aux méchants, et qui dit : que Dieu ne t'aime plus!*

D'après ces semblants religieux, je ne pouvais comprendre l'égoïste sang-froid des esprits quand, en présence de mes amis, les phénomènes spirites ne se reproduisaient pas; aujourd'hui que je suis parfaitement renseigné sur leur but odieux, je m'explique ce qui, autrefois, devait me donner cette impatience et cette mauvaise humeur dont plusieurs personnes innocentes eurent tant à souffrir !

Satan, l'esprit du mal, et si bien nommé l'Ange des ténèbres, saisit sa proie à la manière du tigre, et la tient dans l'ombre comme dans un épais fourré. Au moyen d'un cercle étroit et infranchissable, il l'isole de la lumière, car il craint trop pour elle les conseils et les avis. Ainsi Colombine me disait : *Tu ne montreras ton Christ qu'à trois personnes*. Rosalba me prescrivait bien souvent de ne pas emporter la planchette pour convaincre mes amis. Elle ajoutait : *Nous ne paraîtrons pas ; tu n'obtiendras rien ; car nous n'aimons que toi et ton médium. Vous seuls !* Je savais à l'avance que ma désobéissance m'attirerait toujours un très-déplaisant *fiasco*.

C'est ainsi que par leurs paroles mielleuses, et leur invariable astuce, les imposteurs, sans pitié, se moquèrent de notre martyre et de la honte morale que nous endurions, et dont ils étaient cause.

En arrivant dans la capitale, ma principale attention fut de chercher à détruire le manque d'harmonie, la mésintelligence qui existait entre ma fille et sa mère par la pensée que la dernière avait conçue (elle ne se trompait pas), qu'un démon familier pouvait bien être l'auteur de toutes les tendresses qui m'étaient prodiguées ; une circonstance semblait légitimer ses craintes, l'ignorance de sa fille sur des faits passés à Paris, et qui pourtant leur étaient particuliers. Ne sachant comment les expliquer, celle qui prenait le nom de R***, se bornait à dire : *Tu vois mon père, son incrédulité, je suis forcée de la laisser, car je ne suis pas réincarnée pour répondre à ce qu'elle demande.* Puis elle ajoutait avec quelques larmes : *Je suis bien triste, pauvre père! Je n'ai plus de mère, puisqu'elle renie sa fille!*

Dans mon projet de réconciliation, je m'étais

pourvu d'un petit dessin fait au moyen de la planchette, sur les instances de ma fille, quelques minutes avant mon départ de Mézières. Voici ce dessin :

Sur la droite du papier, un oiseau dont la tête est surmontée d'une croix ; au-dessous des bras de la croix, et reposant sur la tête de l'oiseau, deux femmes en pleurs, puis des fleurs, des pensées enlacées à une autre croix ; ensuite à gauche, pour terminer, un animal, dont l'aspect fait peur, espèce d'hydre sauvage qui couvre de ses griffes acérées les deux noms de R***, D***.

Au bas, l'esprit avait écrit ces mots : *Ma chère mère, maintenant si tu renies mon ouvrage, tu renieras ta fille, car personne n'oserait prendre son nom.* Elle avait mis, en effet, ce nom sous la protection de trois attributs symboliques :

La Religion qui veille, figurée par la croix et l'oiseau ;

L'amour ou la Tendresse, représentée par les pensées, les fleurs ;

La Force, indiquée par l'horrible bête.

Ce joli dessin, tracé dans quelques minutes, formait une ligne de défense complète, en couvrant, sans interruption, toutes les lettres des deux noms aux initiales R. D.

En présence de cette charmante allégorie, je crois que Mme D*** conserva, quand même, son incrédulité !...

XII.

Court séjour à Paris. — Depart et arrivée à Barèges. — Impression à la vue des beaux sites Pyrénéens. — Retour vers les Esprits. — Souvenirs sympathiques. — Morceaux détachés, puisés dans nos divers rapports.

Le langage mystique des esprits, leur continuelle tendance à nous plaire, avait laissé dans la mémoire de mon médium et dans la mienne, des traces ineffaçables, aussi leur influence se fit-elle sentir dans ma courte halte à Paris, et elle me suivit à Barèges !

La vue de ces hautes montagnes, leur gigantesque aspect ajoutèrent encore au mirage et à mon attraction vers l'infini !

Le pic du Midi semblait me rapprocher de ces habitants diaphanes, de ces filles de l'air, blancs fantômes qui, depuis si longtemps, me souriaient dans mes rêves !

La cascade de Gavernie, et ses bois environnants me rappelaient au souvenir de ces voix inconnues qui charmaient autrefois dans les forêts

vierges, les visions de Tasse ! Je jouissais davantage des tableaux incomparables que j'avais sous les yeux ; de Luz, cette plaine fleurie et verdoyante, corbeille enivrante des touristes ! des attraits de Saint-Sauveur, montrant son pont géant. Conception sublime de Napoléon III, auguste souverain, qui sur des monts inaccessibles est venu semer deux présents à la fois, un immortel chef-d'œuvre pour les arts, et, par l'appel des nombreux baigneurs, une source intarissable de richesses pour la vallée ! J'aimais surtout, dans les bruits plaintifs des gaves, retrouver les mélodies suaves de Rosalba, ce rhythme imparfait qu'elle avait formulé en quelques lignes notées, mélancolique complainte qui préludait ainsi : *Pourquoi m'avoir aimée? moi qui voulais mourir !* ou bien cet autre motif, plus larmoyant, plus poétique encore : *Marie, il est parti ! Marie, Marie, priez pour lui! Malgré mes larmes, je n'ai pu le retenir... Il me dit que Dieu l'appelle, qu'il doit aller le servir... Ah ! son cœur est infidèle ! Marie, Marie, priez pour lui !...*

N'oublions pas que Rosalba est morte à vingt

ans, entraînée par sa vocation religieuse, et tenant encore par le cœur aux douces affections de ce monde. Son chant s'en est ressenti, il n'en est que plus tendre, et se fond d'habitude, en soupirs et en larmes ! Il n'y avait pas, jusqu'à l'eau tapageuse du torrent qui ne nous rendit l'ardeur pétulante du Petit-Noir, le page de Rosalba, dont je t'ai parlé, et qui bientôt à Marseille va jouer son rôle important. Il ne s'annonçait jamais sans faire vacarme, et sans nous égayer par sa belle humeur. Mon médium l'aimait beaucoup, car il avait l'art de le distraire. Hélas ! en jugeant aujourd'hui plus sévèrement ce bon compère, je crois que ce devait être un habile enjôleur, un rude coquin parmi les démons.

Mon séjour à Barèges ne fut pas long ; j'obtins quelques succès, non par la pratique de la planchette, les esprits avaient juré qu'ils n'interviendraient pas sans le médium ; mais mes nouveaux amis, les baigneurs, m'écoutaient avec curiosité et une certaine bienveillance. Dans le silence et le recueillement, loin des préoccupations intéressées ou mondaines, rien

ne porte à la contemplation et à la rêverie, comme la vue de ces horizons qui grandissent, s'alongent ou disparaissent tout à coup ; ces sites; ceux surtout empreints de majesté en rappelant à l'homme sa faiblesse corporelle, le concentrent davantage en lui-même et doublent sa vie morale et intellectuelle. Que d'ouvrages abstraits, profonds et remarquables, ne devons-nous pas aux pieux anachorètes qui ont demandé leurs inspirations aux sublimes spectacles de la nature, soit dans les déserts de la Thébaïde, soit sur les monts ou dans les forêts des Gaules, depuis saint Jérôme le convertisseur, jusqu'à saint Bruno le fondateur, dans les Alpes, du couvent des Chartreux ! Il n'y avait donc rien d'étonnant, que nous aussi, émerveillés par ces puissantes images, nous donnions un plus libre essor à nos pensées. Hélas ! ces pensées en s'élevant si haut, ne ressemblaient-elles pas un peu à ces ballons assez vains, assez prétentieux pour vouloir conquérir l'espace et qui retombent lourdement vers le sol ! Je ne veux pas quitter, lecteur, la solitude de Barèges sans te confier quelques-uns de mes entretiens avec nos esprits familiers.

Le jour de la sentence du juste anathème prononcé contre eux arrivera assez tôt, en l'attendant et pour rendre la leçon plus salutaire, écoutons-les jusqu'au bout, en prenant les sujets au hasard :

Sensibilité de ma fille au souvenir de son frère mort à 6 mois.

L'esprit. — Mon père, dis à ma chère mère qu'elle quitte Paris, car elle n'a plus de plaisir à y rester depuis le mariage de ma sœur, puisqu'elles doivent y vivre séparées.

Moi. — Elles ont donc besoin d'être toujours ensemble ?

L'esprit. — Oui, mon père.

Moi. — Je vais écrire à ta bonne mère, as-tu autre chose à lui communiquer ?

L'esprit — Dis-lui qu'elle n'a plus de consolation à recevoir de ses enfants, mais qu'ils l'aiment toujours ; que je la vois, étant auprès de Dieu, et que je ne suis pas seule à la regarder.

Moi. — Tu fais sans doute allusion à ton frère?

L'esprit. (Après un long silence.) — Je ne

puis t'en parler, à peine a-t-il reçu les caresses de ma tendre mère !... *Aussitôt mort, il appartint à Dieu !*

Moi. — Où est-il maintenant ?

L'esprit. — Auprès de moi.

Moi. — Adieu, ma fille !

L'Esprit.—Adieu, mon père, pour ma mère aussi, adieu !

En parlant de sa sœur, l'esprit disait encore: Cher père, je suis bien triste que ma sœur ne veuille pas que tu ailles en Provence, au pays où je suis née, où se sont écoulés les plus beaux jours de ma vie. Oui, mon père, j'en suis fort triste.

Malgré ma foi en Dieu, ma fille me parlait de conversion, et pour cela, me donnait souvent ses conseils. Comme je lui demandais un jour, si elle avait du plaisir à causer avec moi. Elle me répondit :

Beaucoup, mon père, mais il faut que je parte bientôt.

Moi. — Où vas-tu donc ?

L'Esprit. — Si tu y tiens, je puis te le dire. Je vais chanter les louanges du Seigneur ; si tu

étais comme on doit être avec Dieu, père, je le prierais de faire descendre sur ta tête le *Saint-Esprit*, mais il faudrait être plus digne de lui, j'espère bientôt te convertir ; que je serais contente si je pouvais réussir tout à fait. Adieu, père, adieu !

Le langage de Colombine, par rapport à ma prochaine conversion avait la même gravité. « Jules, je t'ai déjà dit de ne plus vivre pour les hommes, mais pour Dieu, la vie n'est qu'un passage pour toi, et tu auras ta récompense dans le ciel plutôt que sur terre, réfléchis bien, Jules, je ne te parlerai plus à moins que tu ne jures, sur ton père mort, que tu croiras en Dieu et en nous. » Fatale hypocrisie ! incroyable habileté ! Toujours l'idée du ciel couvrant l'erreur et les paroles des esprits.

Dernier entretien, plus intime encore avec ma fille :

L'Esprit. — Mon cher père, je viens te parler, le veux-tu ? C'est que vois-tu, l'autre jour, tu paraissais fâché contre moi. Faut-il t'apprendre quelque chose ?

Moi. — Non, causons de ma Maque (espèce de

singe de Madagascar que ma fille aimait beaucoup, que nous gardions à Paris, et qui y était mort. (La photographie de ce petit animal que j'avais reçue le matin même, venait de m'être enlevée.)

L'Esprit. — Tu voudrais bien le portrait de Maque ? il est caché dans ta chambre.

Moi. — Où est-il ? Je ne le trouve pas.

L'Esprit. — Tu ne cherches pas très-bien, père, tu n'as pas regardé dans la tapisserie.

Moi. — A quel endroit ?

L'Esprit. — Tu ne le sauras pas.

Moi. — As-tu encore caché quelque chose?

L'Esprit. — Oui, le médaillon pris à ma mère, celui qui renferme mon portrait.

Moi. — Rends-moi ces objets.

L'Esprit. — Pourquoi les demander, n'as-tu pas à Paris, dans le salon, contre la cheminée la petite Maque empaillée et placée sous un globe, tout près du portrait de ma sœur (inutile de rappeler que cette conversation a lieu à Mézières, et que je connais seul les détails de notre intérieur parisien.)

Moi. — Ta bonne mère serait convaincue si tu lui rendais son médaillon.

L'Esprit. — Mon tendre père, tu es dans l'erreur, elle ne croira jamais que je suis sa fille, tu sais qu'elle dit toujours que ce n'est pas moi qui te parle et qu'une autre prend mon nom. Aussi, je garde ces objets, je t'en prie, bon père, laisse-les moi.

Moi. — Comment as-tu pu avoir le médaillon ?

L'Esprit. — Il n'était pas suspendu, je l'ai trouvé, c'est pour cela que je l'ai pris. Je te donnerai tout à Marseille.

Moi. — As-tu , bien sûr, ces deux objets?

L'Esprit. — Aussi vrai que je m'appelle R*** D***.

Moi. — Peut-être ne ments-tu pas, mais pourquoi affliger ta mère?

L'Esprit. — Elle ne m'aime plus, je n'ai plus de mère que la sainte Eglise, et toi, mon père, toi qui es ma consolation auprès de Dieu; seulement, ton caractère emporté me fait bien du mal pour toi (en ce moment le médium me toucha le pied par mégarde et de manière à me

faire pousser un cri) l'esprit dit aussi-tôt : Mon pauvre père, tu souffres bien.... Quel malheur ! (après une petite pause il ajouta :) Attends, je vais revenir, Rosalba doit me charger d'une commission pour toi.

Un soir, Rosalba me tint à peu près ce langage. Nous n'étions pas d'accord, à propos d'un dessin placé sous une commode, et que nous avions eu l'imprudence, mon médium et moi, de vouloir regarder faire. Après une courte discussion, l'esprit s'apaisa et nous dit : Puisque vous promettez d'être plus discrets à l'avenir, je vous donne ce dessin commencé, je veux en faire un plus beau.

Moi. — Mais le premier n'est pas achevé.

L'Esprit.—N'importe, tu couperas la feuille (la feuille, en effet, était séparée en deux, et chaque côté contenait une esquisse, seulement, sur l'une les oiseaux n'étaient pas terminés.

Moi. — Je l'aimerais mieux entièrement fait.

L'Esprit. — Eh bien, laisse-le, je l'acheverai samedi.

Moi. — Je le voudrais plutôt.

L'Esprit. — Je te dis que je ne puis pas ; *je ne veux pas de commandement, Jules!*

Moi. — Mais c'est une prière que je t'adresse.

L'Esprit. — Alors, c'est différent, je cède à ta prière ; sois sage, remets le dessin, ne le touche plus, il ne faut pas même le regarder ; promettez le moi tous deux. L'esprit dit encore au médium : *Fais bien attention que si tu cherches à le voir je te ferai peur. Adieu, à bientôt* (après cette menace, l'esprit sortit.)

Je vais terminer par le récit fantastique de Rosalba, à la suite d'une conversation qu'elle eût avec ma fille. Ma fille s'adressa d'abord à moi.

« Pourquoi, père, n'as-tu pas pris un bain de pieds, comme je te l'avais conseillé, tu aurais été guéri de suite, et tu ne sentirais plus aucun mal ; tu dois m'avoir entendue cette nuit, je t'ai touché trois fois, et quand tu as voulu me regarder, j'ai fui de peur d'être reconnue. »

Moi. — Comment étais-tu mise?

L'Esprit. — Je veillais près de ton lit, et j'étais vêtue de blanc.

Moi. — Qu'as-tu fais, quand je me suis réveillé ?

L'Esprit. — J'ai poussé un cri et je me suis sauvée.

Moi. — Je n'étais pas bien malade, et n'avais pas besoin d'être veillé cette nuit.

L'Esprit. — Cela ne fait rien, tu sais, père, *que je suis une bonne fille*, et que je ne peux te quitter.

Moi. — Tu vois, ma fille, comme je suis triste !

L'Esprit. — Ta destinée, cher père, n'est pas heureuse ; mais c'est Dieu qui fait les choses.

Quand ma fille eût ainsi parlé, Rosalba vint à son tour me raconter ce qu'elle lui avait dit par rapport à sa visite nocturne.

L'Esprit. — Je vais te répéter, Jules, ce que ta fille, qui n'est pas encore réincarnée, me disait hier soir, devant Colombine :

« Ecoute-moi, Rosalba, je crois que mon bon père est malade, veux-tu me permettre d'aller le voir » Je lui répondis en souriant : *Cher ange! va, mon enfant, je te bénis!* Un instant

après elle revint, et nous parla ainsi : « Il n'est pas bien malade, il est seulement agité, je retournerai près de lui, et je le toucherai trois fois pour bien lui montrer que je le veille, et qu'il n'est pas seul. »

La dernière fois que l'esprit t'a touché, tu t'es réveillé en regardant de tous côtés, ta fille a eu peur et elle s'est enfuie en poussant un gémissement, elle nous a dit encore qu'elle aurait bien voulu verser un baume sur ta tête, si Dieu le lui avait permis. Colombine, en entendant ces paroles, n'a pas été contente, et a observé à ta fille : que le parfum n'appartenait qu'à Dieu pour le remercier de ses bienfaits, et que si plus tard, tu méritais une récompense, ce serait *elle seule* qui te la porterait; après quelques reproches pour avoir parlé aussi légèrement, Colombine se radoucit, et embrassant ta fille, elle ajouta : *Adieu, ma chère enfant, va, je te bénis !* (les bons esprits bénissent toujours.)

Je m'aperçois, lecteur, que dans ce chapitre assez long, je me suis servi d'un terme auquel tu n'est pas habitué à l'égard du singe qui nous amusait tant à Paris, que nous nommions *maque*,

parce que ce mot était son cri d'appel, son bêlement ordinaire. Pour être bien édifié sur la nature de cet intéressant makï, tu peux consulter l'éminent auteur des petites chroniques de la science, M. Henri Berthoud, qui en possède un depuis plusieurs années, et qui le dépeint d'une manière si ravissante dans les charmantes soirées du docteur Sam.

XIII.

Laocoon. — Le médium à Paris. — Batteries impuissantes dirigées contre les Esprits. — Leur habileté à aplanir les obstacles. — Ils sont entièrement maîtres de nous. — Départ pour Marseille.

As-tu vu, lecteur, le groupe de Laocoon, le plus beau morceau de sculpture légué par l'antiquité ! Quel frisson on éprouve à le contempler ! Comme les deux serpents enlacent bien le père et les deux fils ! Eh bien, les esprits qui nous entouraient de leurs plis multiples, étaient aussi redoutables pour nous, pauvres condamnés ! Il nous eût été plus difficile de nous dégager qu'au fils de Priam, malgré son titre pompeux de prêtre d'Apollon. Mon médium, fasciné et obsédé plus que jamais par les deux séduisantes sirènes, était à Paris, il y avait été rejoint par une sœur venue exprès de l'Ardèche pour le revoir et le soustraire en même temps aux funestes embûches des esprits. Celle qui servait de

mère au médium dressait aussi sa batterie, et toutes deux, sur le même terrain, voulant combattre les esprits à armes courtoises et égales, offraient force robes et chapeaux, mais elles cherchèrent en vain à atténuer l'effet de cette promesse aurifère qui battait monnaie dans le crâne de la victime; elles n'obtinrent que des sourires de douce pitié, et furent tristement éconduites, il faut avouer aussi que les esprits n'avaient jamais déployé ni plus de zèle, ni plus d'adresse. Jamais ils ne s'étaient montrés si attentifs que depuis mon retour à Paris; sous leurs doigts crochus, les tentatives des parentes du médium se brisaient comme le verre, les obstacles fondaient en neige, et les difficultés aplanies servaient encore à glorifier les actes de nos terribles persécuteurs. *Ne crains rien, me disait Colombine* quand je lui parlais du retard apporté dans l'envoi de mon brevet: *Ne crains rien, sois tranquille, je pénétrerai l'esprit du ministre, il faudra bien qu'il signe;* puis elle m'indiquait le jour, l'heure même, où le nom du maréchal était apposé sur le bienheureux ordre de route, qui me permettait d'at-

teindre l'eldorado tant désiré. Il paraît que les esprits avaient reçu le don d'un miracle par jour, tout arrivait à souhait, l'argent en à-compte sur le million promis, le consentement des parties dissidentes, sœur et mère, pauvres femmes qui, anéanties par cette influence occulte, n'avaient plus qu'à s'incliner devant les mystères d'outre-tombe. Enfin, nos esprits changés en furies, avaient fini par nous prendre sur leurs aîles, plutôt noires que d'azur, nous étions leur proie, leur propriété, et pour nous précipiter dans l'abîme, il n'y avait plus à parcourir que la distance qui sépare Paris de la reine provençale, espace ferré que nous allons franchir ensemble, lecteur, si tu es assez gracieux pour m'accompagner.

Je dois dire en terminant ce chapitre que cet empire absolu des esprits n'est pas aussi rare qu'on le pense, je connais un fonctionnaire du département de l'Oise qui est aussi sous l'influence de trois esprits familiers qui, dit-on, lui ont prédit le jour et l'heure de sa mort, qu'il y prenne bien garde... Caron et sa fourche étaient moins redoutables! Sera-t-il bien sûr

de la valeur, de la sincérité des esprits au moment suprême, lorsqu'un regard en arrière lui sera devenu impossible. C'est un confrère en spiritisme, bien éprouvé, qui lui donne ce sage avis, Dieu veuille qu'il en profite !

XIV.

Aspect de Marseille. — Sa prévoyance à l'égard des jeunes marins. — Idée philosophique à propos des eaux de la Durance. — Incertitude sur l'emplacement du trésor. — Dessin donné par Colombine. — Le million est renfermé dans trois marmites recouvertes chacune d'une plaque en zinc.

Marseille qui supporte aujourd'hui avec tant de courage et de stoïcisme, son choléra de cette année, sans doute parce que son soleil splendide, depuis plus de six mois ne lui a pas fait défaut, et qu'il lui offre chaque soir, en se couchant, l'espoir du lendemain, est bien la ville des promesses et des miracles. Couchée comme le sphinx antique, les pieds baignés par les flots bleus de la plus belle des mers, cette habile magicienne semble tracer des méandres infinis, afin d'ouvrir les voies qui mènent à la prospértté, par le généreux partage des richesses des deux mondes.

Ses paroles sont engageantes, douces et

bonnes comme son ciel, peut-être un peu menteuses parce qu'elles viennent d'Orient, du pays des fées! Pourtant il faut dire à sa louange, que souvent elle transige avec l'écolier voyageur et le jeune marin, en les avertissant solennellement des peines, des obstacles, des déboires qu'ils auront à endurer dans leurs courses aventureuses! Tantôt c'est une chaude atmosphère qui remplit son sein, et qui fait penser aux chaleurs tropicales, à l'ardeur brûlante du Siroco qui soufle au désert de Sahara! tantôt quand elle veut établir la fureur des vagues, engendrer, déchaîner la tempête, elle ouvre simplement la gueule de son lion, et sa jolie mer s'agite, l'azur disparait, et ses flots pressés gémissent et murmurent la colère du golfe qui est tout près d'elle.

Il n'y a pas jusqu'aux eaux si tranquilles si et pures de la Durance qui ne revêtent tout à coup une teinte de deuil pour apprendre à l'ambitieux que tout n'est que vanité, qu'il faut taire les pensées d'orgueil, et ne pas trop compter sur les rêves dorés de l'avenir! Cette saine philosophie m'occupait à mon arrivée à Marseille, moi qui n'avais pas d'oracle à consulter, d'armateurs à

voir, de vaisseaux à construire ; pour moi la fortune résidait dans le cœur de mes esprits familiers, ce million tant promis allait sortir de terre sans efforts ni dangers, au premier ordre de Colombine, et sous le charme mystérieux de sa baguette ! Le principal était de savoir où reposait ce bienheureux trésor ; l'esprit vint à notre aide en nous dessinant le plan qui devait nous l'indiquer. D'abord , le fort Saint-Nicolas, puis, le palais Impérial, ensuite une ligne en plusieurs courbes qui , partant de la grande entrée du château, allait aboutir en zig-zag à ce lieu vénéré ! Une vieille pierre verticalement placée et numérotée sans doute par l'esprit, indiquait parfaitement l'endroit, il y avait dans le voisinage, plusieurs tombes abandonnées. Colombine m'avertit que sous cette pierre, il y aurait à enlever quelques brouettes de terre molle, et que bientôt j'en apercevrais une autre plus large, plate et de forme carrée , fermant une entrée par laquelle deux hommes pourraient facilement pénétrer ; qu'en la soulevant, je descendrais dans un caveau ou trois chaudrons ou marmites recouvertes d'une plaque de zinc,

contenaient un million en pièces de 24 francs; l'esprit dessina en même temps un petit escalier de sept marches, et compta les degrés de haut en bas et de bas en haut, en frappant autant de coups (sept fois avec le crayon) et me dit ensuite avec bienveillance : *Mon cher Jules, tu trouveras dans ce caveau l'héritage que je t'ai destiné, personne au monde ne peut m'empêcher de te l'offrir.* Plus tard, en explorant les environs de ce trésor, j'aurais dû remarquer que de toutes parts, le mamelon qui le renfermait était entouré par la vaste mer, immense nappe d'eau qui involontairement serre le cœur, et qu'il était assis sur ces affreux rochers taillés à pic du haut desquels l'assassin Picot, d'odieuse mémoire, a dû lancer sa malheureuse victime.

Tous ces détails circonstanciés, lecteur, auraient pu te convaincre ainsi que moi; les explications me semblèrent suffisantes et il ne me restait plus qu'à faire l'ascension du fort Saint-Nicolas, là de nouvelles émotions m'attendaient, car cette citadelle où j'étais en garnison en 1832, époque de nos guerres civiles, je ne l'avais pas revue depuis plus de trente ans.

XV.

Moyen employé par les Esprits pour m'assurer la possession du trésor. — Entrée au fort St-Nicolas. — Vue de la butte où se trouve le million. — Convention avec les Esprits. — Leur maladie et leur transformation subites. — *Nous paraissons mystifiés !* — Mon incrédulité à cet égard. — Coup de massue de Colombine qui fait peur au médium. — Histoire de l'organiste des Batignolles, qui sert de parabole au spiritisme.

Tu crois peut-être, lecteur, que je viens de commettre une indiscrétion dangereuse en t'initiant aux secrets intimes de Colombine, et te livrant ainsi la clé du trésor, il n'en est rien, maintenant que tout est su, tu n'as pas d'intérêt à être mystifié comme nous; puis, à tout événement les précautions sont prises pour garantir et faire respecter les intentions de la donatrice. Les esprits ont assuré, sur la foi du serment, qu'ils rendront le million invisible aux yeux des autres mortels; et pour te prouver ma confiance, viens avec moi ; suivons en-

semble cette large voie qui, contrairement aux ordres laissés par le glorieux Louis XIV, a percé le bastion de la redoutable citadelle, *deshonorée* aujourd' hui comme me l'a fort bien dit un très-spirituel et très-savant Marseillais, M. L. M***, Laissons le Palais-Impérial à droite, et avançons-nous vers la butte des cibles qui domine le Champ-de-Mars. D'après le dessin, c'est dans l'intérieur de ce plateau que le trésor est enfoui ; c'est là que Rosalba, aidé du Petit Noir, obéissant aux ordres suprêmes de Colombine mourante, est venue cacher le million, le tiers seulement de son immense fortune. Si j'en juge aux nombreux coups de pioches qui nuit et jour désolent ce mamelon, que l'on veut je crois, jeter à la mer, ainsi qu'au sifflement des balles qui ravagent depuis si longtemps ses flancs décharnés, j'ai tout lieu d'espérer que la promesse de Colombine ne tardera pas à s'accomplir ; mais quand, et comment posséderais-je mon or? Il me sera bien difficile de ne pas avoir quelques démêlés, soit avec la ville, ou le génie militaire qui seront d'autant plus âpres à la curée, que mes titres de propriété courent les espaces, et

que toute la science Nadar ne suffirait pas pour me les faire retrouver ! aussi ce fut une de ces bonnes et intelligentes idées qui m'engagea à prier Rosalba d'obtenir de Colombine l'apport du million chez moi, d'une manière invisible, afin d'éviter le passage des ponts, et surtout pour ne pas éveiller la trop grande susceptibilité de la douane. Tout semblait marcher à souhait, car sur mes instances et mes prières, Rosalba et le Petit Noir s'étaient volontairement chargés du transport du million... Mais...

D'où vieut que tout à coup le ciel s'est obscurci. A peine nous eûmes reconnu le lieu de dépôt du trésor, que les esprits changèrent de masques, et se trémoussèrent comme s'ils étaient piqués de la tarentule, je le vis bientôt à leurs discours désordonnés, nullement en rapport avec leurs belles paroles d'autrefois ! Leur but était donc atteint par la présence du médium à Marseille, le tour était joué, il n'y avait rien sous la pierre maudite, *rien que notre mystification!* Pour que leur fête fût plus complète, et notre aveuglement mieux enraciné, ces esprits coquins continuèrent à se moquer de nous. Il

m'a semblé qu'ils radotaient fort sur l'histoire de Colombine, tantôt elle était fille de roi, ce qui ne l'empêchait pas d'être mon alliée, et de connaître tous mes parents. Tantôt, elle avait été persécutée, un peu partout, en France, pendant la première révolution, en Afrique, par les Arabes, en Espagne, en Italie, beaucoup à Rome, par le pape lui-même, finalement, elle était morte vierge et martyre, tenaillée et torturée par des bourreaux inconnus. Rosalba soutenait qu'elle avait eu la tête trauchée. Cette dernière, plus que jamais mystérieuse, était venue me dire en confidence, qu'elle m'apprendrait bientôt l'arrivée du trésor chez moi, en se montrant à ma fenêtre sous la forme d'un oiseau. *Je battrai des ailes trois fois, mais quand tu me verras, ne me touche pas, ne me parle pas même, me dit-elle, car je serai l'oiseau béni du Seigneur! Se non e vero e ben trovato*, répétais-je tout bas, mais je sentais déjà le frisson de l'incrédulité, jusqu'à l'esprit de ma pauvre fille qui me semblait alors jouer un rôle horrible, inspiré par de mauvais génies; je crus à un délire quand elle me tint ce langage

inattendu : « Je t'assure que Colombine te trompe, tu n'auras pas le million, elle a voulu simplement t'éprouver, prends bien garde, il y aura en effet de l'or dans ton lit, dans le *sommier* (c'était là où les esprits devaient le déposer), *mais cet or, tu le verras sans pouvoir le saisir, et si tu te penches pour le prendre il te fuira et tu mourras.*

Petit Noir, de son côté, continuait ses enivrantes promesses. Je t'apporterai, disait-il, sur un plateau d'or (toujours de l'or), l'histoire de Colombine! C'est un bien beau livre! comme tu seras content. Jules, tu auras encore une boîte en diamants qui vaut plusieurs millions. C'est un souvenir de tendresse, un présent de la mère de Colombine à sa fille! Quel bonheur pour toi, Jules! et une seconde après le monstre me riait au nez et m'accablait de ses mille impertinences. Une surtout m'était fort sensible. Petit Noir s'évertuait à me prouver qu'il avait beaucoup d'esprit et que j'en étais complètement dépourvu. Ces mots : *Tu es bête, avoue-le*, sortaient continuellement de son crayon, et je crois même que, par malicieuse

adresse, il me força un jour d'écrire sur le papier ce déshonorant aveu ; heureusement que mon amour-propre m'empêche aujourd'hui de me rappeler le moyen dont il s'est servi.

Le rire des esprits est facile à distinguer par leurs expressions vives et saccadées, l'exclamation ah ! répétée, est souvent employée par eux, c'est un signe de moquerie, de joie ou de colère, quelquefois aussi un défi ou une éloquente menace !

Le 6 décembre, veille du jour désigné, pour la trentième fois au moins, et si impatiemment attendu, puisqu'il devait m'assurer la possession du trésor, Colombine vint à son tour ajouter son coup de massue, en disant au médium (il était à peu près cinq heures du soir) : « J'ai fait une erreur, il y a plus d'un million dans les trois marmites, et je ne veux pas tout donner à Jules, il faut que je compte, laisse-moi ta chambre ; cette nuit à 10 heures, *huit esprits, huit spectres, sous forme humaine, viendront ici pour m'aider, ils se mettront à cette table ; il faut partir, mon enfant, car ils pourraient bien se présenter avant et tu aurais trop*

peur. — *Va-t-en!* (le médium n'attendit pas un second avis et se retira avec la chair de poule). L'idée de compter son or travaillait Colombine depuis quelques jours; un peu avant l'effroi causé à mon médium, elle avait tracé sur le papier une foule de chiffres hiéroglyphiques dont les totaux additionnés, devaient résumer les sommes contenues dans les marmites. J'étais de mauvaise humeur, fatigué de ce long manège, et je ne compris pas très-bien ses calculs. L'esprit en profita pour rire et se moquer de moi, prétendant que ce n'était pas la peine de dépenser tant d'argent au collége pour demeurer aussi ignorant. J'avoue que je trouvai la chose fort injurieuse et que je rougis beaucoup de ce reproche injuste.

Aux coups d'épingles de Colombine et du Petit Noir, j'aurais dû comprendre où j'en étais et m'arrêter avant le cataclysme, mais nous sommes toujours entraînés par plus forts que nous. Le religieux, le savant, le philosophe, le moraliste, le curieux surtout, qui voudra suivre les âpres vallées du spiritisme, gravir ses montagnes rocheuses, parcourir ce labyrinthe

inextricable qui, sur notre globe, a malheureusement une issue, y rencontrera la même lumière, d'autant plus éclatante, qu'elle se fera dans des jours plus resplendissants; il cherchera à l'atteindre, mais elle fuira à son approche, ou se changera pour lui en épaisses tenèbres. Si cette lumière l'attend, elle le consumera comme fait de la brise le vent du désert!

On connaît la fin tragique de ce pauvre organiste des Batignolles qui, à l'époque de la recrudescence de la fureur des tables tournantes, il y a douze ans, voulut consulter l'esprit. Sa jeune femme était enceinte, il désirait un garçon et surtout le savoir à l'avance. L'Esprit l'accueillit très-bien, c'était son devoir, mais de fille en garçon, de garçon en fille, le tout saupoudré de cette somnolente histoire de la reine et de ses sept châteaux, avec assaisonnement ordinaire de la science de Sganarelle, et toujours de fil en aiguille, car l'esprit ignorait complètement l'avenir, le pauvre organiste fut conduit au delà des bornes de la raison, si bien que devenu fou, l'excellent homme mourut à

Charenton avant les couches de sa femme. Ainsi du spiritisme et de ses conséquences, au-dessus des pouvoirs de l'humanité, il ne dira son dernier mot que quand le dernier homme aura disparu.

XVI.

Calcul perfide des Esprits. — Hypocrisie de Colombine. — Ses paroles solennelles. — Indispositions du médium annoncées et guéries. — Projets de guérison par moi-même. — Simagrées par rapport au Christ.— Le chemin de la Croix. — Le *meâ culpâ*. — Trait extraordinaire de prestidigitation du Petit Noir qui me noircit le visage. — Lettres écrites à de hautes sommités et à mes amis, d'après les conseils de Colombine.

Si les Esprits s'étaient contentés de nous promener dans le monde des chimères, de s'en tenir aux promesses, les désillusions, semblables aux feuilles mortes que le vent emporte, n'auraient produit sur nous que leur effet passager, mais ils allèrent le plus loin possible, en cherchant à troubler notre raison par les peintures les plus bizarres, par l'encens et les tromperies ; en nous montrant un but et l'éloignant par de continuels faux-fuyants. Nous verrons bien quel était ce but dans les dernières manifestations, quand je parlerai de l'horrible auxiliaire dont

ils se servirent, il sera toujours temps de le dévoiler au chapitre final, lorsqu'il s'agira de compter nos morts.

Colombine qui dirigeait l'entreprise avait surtout captivé ma confiance ; un jour elle m'en remercia dans les termes les plus pompeux : « Jules, tu as raison de croire en moi, car je ne te parle que par la bouche de Dieu, *je suis sa servante*, tu peux bien écouter ma parole, enfant, Dieu ne manqua pas à la sienne lorsqu'il dit à Noé, après le déluge qui devait détruire le genre humain, qu'à l'avenir il ne punirait plus ainsi. Tu vois bien que jusqu'à ce jour il a tenu sa promesse.

Aux paroles solennelles s'ajoutaient toujours des faits extraordinaires. Les fréquents malaises du médium, occasionnés sans doute par de cruelles obsessions, étaient annoncés et guéris à jour et heure fixes par les Esprits ; ils se servaient pour cela des plus simples remèdes, un verre d'eau sucrée, un peu d'éther, quelques bains ; par leur seule volonté les Esprits calmaient et rendaient le sommeil. Rosalba me dit un jour à moi-même, tu es malade, Jules, nous

ne pouvons communiquer ensemble, car les conditions fluidiques n'y sont plus. Va chez toi, prend du tilleul et un bain de pieds ; tu as vu que ma fille m'a reproché une fois de n'avoir observé qu'en partie l'ordonnance.

Ces Esprits, du reste, ne conservaient pas pour eux seuls le privilège des cures ; après l'apport du million, je devais, par la simple imposition des mains, guérir une de mes excellentes cousines, atteinte de cécité depuis près de vingt ans ; toucher aussi les paupières malades d'une pauvre enfant de dix à douze ans, ange prédestiné, charmante petite fille aimée de tous, qu'une fin tragique et terrible, le feu, a enlevée il y a peu de temps aux pleurs et à la tendresse de sa famille.

Dans les dernières épreuves, ce qui nous étonna beaucoup ce furent les singulières simagrées de Colombiue et de Rosalba, qui ne voulurent plus nous parler qu'en présence du Christ qui m'avait été donné d'après leurs ordres ; ce Christ était placé près de la planchette qui, mobilisée par l'Esprit, tournait plusieurs fois autour, en suivant ainsi, disait-il, le chemin de la croix,

elle s'abaissait, se relevait lentement en simulant des génuflexions et finissait toujours par venir appuyer la pointe du crayon contre les pieds du Sauveur. Ces prières que je traite aujourd'hui de sacriléges, étaient adressées dans le but d'obtenir du Ciel l'accomplissement des promesses de l'Esprit; la table frappait souvent trois coups pour indiquer le *meâ culpâ* du repentir.

Avec ce titre pompeux d'*histoire merveilleuse*, je sais que tu as droit, lecteur, à bien des détails amusants. Mais songe qu'ils ne comporteraient en eux aucun utile enseignement; je vais donc terminer par le récit d'un tour d'adresse incomparable du *Petit Noir*, et même pour rendre ce récit plus bref, je me servirai de son langage si abrégé et si pittoresque. Comme de coutume, il était, ce jour-là, fort gai et venait de nous distraire par de fines jongleries, quand il me dit tout-a-coup : — *Écoute, Jules, observe bien, vois ce que moi fais. Toi blanc, moi noir. Moi faire toi noir. Regarde glace.* Je regardai, en effet, à la glace, et je vis ma figure partagée en deux, de l'Ouest à l'Est, par un gros trait

noir d'un demi-centimètre de largeur. C'était l'œuvre du petit diable qui venait de me noircir le visage. N'étant pas rassuré sur la qualité du charbon ni sur son origine, j'eus d'abord un peu d'effroi ; mais ensuite nous rîmes beaucoup de cette innocente plaisanterie qui ne me força, en définitive, qu'à quelques ablutions un peu vives.

Cependant l'heure de l'odieuse mystification approchait. Colombine, à qui j'avais confié le noble usage que je devais faire de mon million, me chargea de lui présenter le détail de mes aumônes, ainsi que les copies des lettres que j'avais à adresser aux différentes personnes qui auraient mission de les distribuer. Je dois dire qu'elle fit la chose en conscience, et qu'elle corrigea habilement les erreurs de convenance qui m'étaient échappées, me donnant par là une très-haute idée de son jugement et de son esprit. Par exemple, elle m'ordonna d'écrire non pas au maire, mais au préfet de Marseille, de faire choix pour Mézières du comte de B***, au lieu de sa belle-mère, la comtesse de J***. Elle raya et ajouta comme si je n'avais été que

son simple intendant. Après tant d'aveux inconséquents, je ne crois pas, lecteur, commettre une plus grande faute en te communiquant ces lettres, toutes brûlées, toutes anéanties depuis l'avortement de ce beau rêve de bienfaisance du 7 décembre 1864. La première était adressée au comte de B*** à Mézières.

« Mon cher ami, je suis heureux de vous annoncer que vous avez été choisi par Colombine pour être le mandataire de ses bonnes œuvres. Vous vous rappelez sans doute le miracle du 12 juin, le divin apport du Christ ! C'est en souvenir de ce jour à jamais mémorable, qui lui est cher à tant de titres, que Colombine me prie de vous faire l'envoi de cinquante mille francs à partager cet hiver entre les pauvres les plus nécessiteux de votre ville. Vous allez recevoir cette somme pour laquelle l'Esprit ne demande que des prières pour mon médium et pour moi de la part de ceux qui recevront, Colombine me dit d'ajouter de prier aussi pour les âmes du Purgatoire. Agréez, mon cher ami. etc. »

Une autre était destinée à Saint-Chamas :

« Mon cher M***. La ville de Marseille est

remplie d'or, si j'en juge aux largesses de Colombine : je suis son chargé d'affaires et comme j'ai plaidé la cause de vos pauvres, j'arriverai dimanche matin pour verser dix mille francs dans la caisse de vos aumônes. Ce sera bon pour cet hiver. Adieu, mon cher ami. Maintenant il s'agit de Salon. Mon cher B***, d'après ce que j'ai vu hier, Colombine vous affectionne beaucoup ; elle a rayé le nom d'une demoiselle douce et bienfaisante, une des grandes saintes de votre ville, Mlle L. M***, pour agréer le vôtre. J'arriverai demain avec une somme de 15,000 fr. que je vous prierai de distribuer aux pauvres. Colombine n'exige de la part de ceux qui auront reçu, que des prières pour mon médium et pour moi, sans oublier les âmes du Purgatoire. Agréez, etc., etc.

P. S. Vous ne sauriez croire à toute la fortune de Colombine ; j'adresse par ce courrier 50,000 fr. aux pauvres de Mézières, 27,000 aux hôpitaux de Paris, 25,000 sont laissés entre les mains du Préfet de Marseille, enfin les dons et legs de cette heureuse bienfaitrice montent à la somme d'un million. »

La lettre à M. le Sénateur administrateur des Bouches-du-Rhône, courte et réservée, fut fort appréciée de l'Esprit, et Rosalba qui en écoutait la lecture, signa au-dessous avec enthousiasme : Rosalba Desgaron. — « M. le Sénateur, une personne inconnue dont je suis le simple mandataire, me prie d'avoir l'honneur de vous offrir la somme de 25,000 francs pour être distribués, cet hiver, aux pauvres de Marseille. Les donateurs, vous le savez, ont leurs caprices toujours pardonnés, en raison de leurs bonnes œuvres. La bienfaitrice ne demande que les prières de ceux qui recevront, et pour graver le souvenir de ce qu'elle aura fait, une petite insertion dans tous les journaux de votre magnifique cité.

Daignez agréer, M. le Sénateur, etc.

XVII.

Mystification du 7 décembre 1864. — Danger du spiritisme au point de vue de l'identité des Esprits. — Réfléxions sur les Albert, Pernetti, Cagliostro, M. Hume.—Opinion de l'auteur sur les frères Dawenport.— Les deux saints personnages que nous rencontrons par l'entremise des Esprits. — Vol et jugement du tribunal correctionnel de Marseille. — Ce qu'étaient les voleurs. — Rupture définitive avec nos Esprits familiers.

Je pourrais, lecteur, me retrancher derrière le vieil axiome : il vaut mieux faire envie que pitié, et clore de suite mes doléances en t'avouant sans bruit que le pâle soleil de 1864 n'a pas vu sortir de l'urne l'important gros lot, le million ; que nous avons été, comme je te l'ai laissé pressentir, *mystifiés*. Mais il faut aller plus loin, puisque les esprits, tout en faisant preuve d'impuissance, ont continué à se couvrir du même manteau hypocrite, en fixant à une époque plus reculée, plus fictive encore, l'exécution de leurs promesses, nous dominant

toujours par le charme de leurs conseils et de leurs paroles.

Le grand danger dans le Spiritisme est de ne pouvoir établir la véritable identité des esprits. Cette découverte est déjà difficile à la justice humaine pour tous ces êtres parias qui s'affublent de différents noms afin de commettre impunément leurs crimes ! Le problème reste insoluble autant pour les esprits de l'ordre supérieur, que pour les esprits secondaires, ceux surtout qui profitent si habilement de leur ardeur à tromper. Qui sait si les deux Albert, si Pernetti, Cagliostro, M. Hume lui-même, dont on ne peut révoquer en doute les merveilles, ont bien connu et pu établir l'origine de leur pouvoir occulte, et s'ils n'auront pas un compte redoutable et bien triste à régler en dehors de ce pauvre monde ? La même crainte ne peut être exprimée à l'égard des frères Dawenport, car la question n'est plus la même. La France aurait dû le comprendre après le passeport accordé par la sage Angleterre ! Réellement je ne saisis pas bien l'émotion des journalistes, les plus forts en lumineuses protestations... Les frères Da-

wenport ne sont pas spirites, pas plus que feu Mengin, le marchand de crayons, n'était chevalier errant parce qu'il portait sur la tête le prodigieux casque du moyen-âge! Ce ne sont pas non plus de faux frères, ni de faux prophètes, car ils connaissent très-peu la théorie des esprits. Mais ce sont deux naïfs enfants de l'Amériqne du nord qui, pour leur profit d'abord, ensuite dans le but d'une saine instruction pour tous, ont pensé devoir jouer à Satan le tour le plus original... Pour moi, j'admire leur patience de l'avoir ainsi enfermé dans une cage et de le promener d'un pôle à l'autre avec le seul agrément d'avoir à délier deux malheureux prisonniers et de faire soupirer dans l'air quelques guitares éplorées!

Si les bons esprits ne nous visitent que par l'ordre de Dieu, les mauvais ont pour le mal une liberté absolue; l'univers est leur champ de bataille, et ils en usent largement!... Qu'a dû donc penser, que pense encore l'Esprit des ténèbres, car son supplice doit continuer, de se voir ainsi escamoter ses royaumes, ses vastes domaines, pour une résidence aussi triste que

l'est celle d'une armoire! Quelle humiliation même pour ses ténèbres de ne devoir leur nuit qu'à l'extinction d'une misérable bougie. Honneur donc aux frères Dawenport d'avoir pu rêver et si bien organiser un pareil mécompte à Belzébuth !

Maintenant je reprends mon récit. — On ne saurait nier que les esprits, si enclins au mal, ne parviennent à troubler les cœurs les plus purs, les mieux intentionnés, et les consciences les plus solides; mais ce qui prouve leur faiblesse réelle, dans leur malveillance même, qui est bien vite arrêtée si Dieu le veut, c'est qu'ils sont contraints d'employer nos moyens ordinaires, de préparer ou de faciliier les hasards des rencontres afin d'en profiter et d'assurer par eux le succès de leurs projets sinistres !

Nos esprits familiers en agirent de même; l'appât d'un million, le tort que nous eûmes de répandre le bruit d'une aussi belle promesse, attirèrent à nous deux grands coupables qui pénétrèrent dans notre intimité pour y jouer le même rôle hypocrite que les Esprits. C'étaient bien deux fins renards, les loups dévorants de

l'Evangile, sous les peaux d'agneaux ou de brebis, leur langage aisé, facile, adouci à propos répondait à leur maintien aussi simple qu'élégant, aussi modeste que religieux. Le tribunal correctionnel de Marseille en sait quelque chose, car un jugement par défaut, prononcé en juillet dernier a condamné à 15 mois d'emprisonnement, nos deux prétendus amis, pour vol à mon préjudice, de bijoux et autres objets précieux. Le casier judiciaire du mari ancien brave homme de 75 ans, a pu servir à établir son identité, quant à celle que l'on pouvait très bien supposer n'être pas sa femme et qui n'annonçait que trente printemps, c'est un être si fabuleux et si impalpable, ayant de telles affinités avec les démons, qu'il est permis de croire qu'il en a toujours fait partie, et qu'il subit aujourd'hui sa peine ou son enfer aux lieux détestés dont il n'aurait jamais du sortir ! On n'a pu savoir d'où venaient ces gens là, qui avaient été et qui étaient encore puissamment riches, en s'en rapportant aux nombreuses mines d'or et de platine qu'ils assuraient posséder dans le grand duché de Bade. Les Esprits, afin de les river da-

vantage à nous, de les annexer plus que jamais à nos espérances, avaient tracé un plan magnifique de ces mines, un dessin qui par son brillant coloris servit merveilleusement à nous captiver.

Nous sûmes plus tard que nos coquins couraient toutes les routes, fréquentaient les capitales, et s'abattaient de préférence sur les maisons de jeu, où dans la paix et le recueillement ils exerçaient la grasse industrie des dupes, mais trêve, la justice a parlé, et son arrêt doit nous suffire.

Les esprits ne nous donnèrent que de fausses indications sur les voleurs qu'ils disaient être tantôt à Libourne et tantôt à Nice, nous comprîmes qu'ils voulaient gagner du temps pour assurer leur fuite à l'Etranger. Ils se servirent des mille moyens déjà connus et recommencèrent leur jeu infernal et sacrilége, en nous ordonnant de faire dire des prières et des messes à Notre-Dame-de-la-Garde. Nous souscrivîmes à ce dernier acte avec assez de découragement ; enfin fatigués de tant d'impudence et d'hypocrisie, nous leur signifiâmes un congé definitif. Ces misérables (ce mot sera

ma seule vengeance) se séparèrent de nous en nous traitant d'ingrats, et cherchant encore à nous attendrir par une dernière promesse, celle de veiller éternellement sur nous.

En s'éloignant les Esprits ne proférèrent aucune menace, et ne témoignèrent ni impatience ni colère... ils étaient subjugués et repoussés par une force bien supérieure à la leur par cette volonté suprême qui tout en traçant des limites à l'Océan des mondes, peut aussi détruire le charme ou les effets des plus terribles influences ! Et sans doute qu'en disparaissant dans le nuage obscur qui emportait nos malfaiteurs, ils s'attelèrent de nouveau à leur char afin de semer au loin parmi les âmes crédules l'erreur et le mensonge dont il venaient de faire auprès de nous, un si criminel usage.

CONCLUSIONS.

CONCLUSIONS

Je t'ai dit, lecteur, que nous aurions à compter nos morts, car tout ici-bas se termine par un résumé. Quoiqu'il soit impoli de commencer par soi, tu as vu par la fin de ce récit, que j'avais été contraint de retrancher un peu plus de deux mille francs, hélas ! somme effective pour les objets dérobés du million qui restait dans les nuages, et que je n'avais pas reçu. Tu as vu aussi par là que les voleurs seuls avaient trouvé leur trésor. Une moins triste part était réservée au médium, éclairé par son étoile et son cœur, il a compris que Dieu seul pouvait le sortir

d'une position équivoque et compromettante, isolé, trop loin d'une famille qui n'avait pas su le préserver, il s'est décidé à entrer dans un monastère.

Les bonnes sœurs entourent aujourd'hui de leur affection et attention maternelles la pauvre fille encore hallucinée, souvent rêveuse et absorbée parfois par de sombres apparitions ! On sent qu'elle a besoin de l'autel pour conjurer le souvenir de ce démon, *implacable ennemi du genre humain*, qui lui faisait peur sous l'aspect du lion rugissant, ou qui cherchait à l'entraîner en prenant la forme d'un nègre amoureux ; heureusement qu'elle vit des griffes à ses mains, et que chaque fois elle le repoussa. Cette enfant, qui n'a pas de fiel, sourit tristement à Colombine et à Rosalba. Lorsqu'elle se rappelle les dernières paroles de ces indignes conseillères : *Sois soumise comme tu l'as toujours été, nous ne pouvons qu'approuver ton projet d'entrer au couvent, car nous aimons tout ce qui est bon et juste.* Ne dirait-on pas Lucifer forcé de baisser la tête et de s'incliner en rendant hommage à son Dieu ?

Et toi, lecteur, qui me plains sincèrement d'avoir été volé, ne l'es-tu pas un peu toi-même? ou pour me servir d'un style plus parlementaire, le livre que tu as entre les mains et que tu viens de parcourir a-t-il bien tenu toutes ses promesses? N'aurais-je pas fait vibrer toutes les cordes sensibles de ton âme, si j'avais joint à cet émouvant récit un spécimen des portraits de mes voleurs! les vivantes images photographiques des Esprits qui, tous les cinq, doivent passablement se confondre dans les mêmes traits sataniques... enfin les *fac-simile* de leurs dessins, choses que tu pourras posséder un jour, si je rattrape mon million.

La part du feu ayant été faite par la narration abrégée de ces choses merveilleuses puisées aux deux mondes, visible et invisible, de tout ce qui précède il appert, et cette solution répond à la note qui est en tête du volume : 1° qu'il y a un immense danger à communiquer avec les Esprits, parce qu'on peut toujours se trouver en

face des démons; 2° que c'est une grande folie, parce que le temps précieux peut être employé plus utilement, et qu'il est toujours pour le moins ridicule de s'offrir soi-même à la gueule du loup (1); 3° que ces communications sont d'une inutilité absolue, parce que Dieu, en fondant sa sainte Eglise, a largement pourvu à nos besoins moraux et religieux, en préparant à son gré et à toute heure la voie de notre salut éternel.

Maintenant, sans aucune forfanterie, sans bravade, l'épée au fourreau, et une plume pacifique à la main, je défie tout homme sensé, un peu spirite, car la chose est nécessaire, non pas de détruire, mais de rétorquer un seul de ces trois arguments.

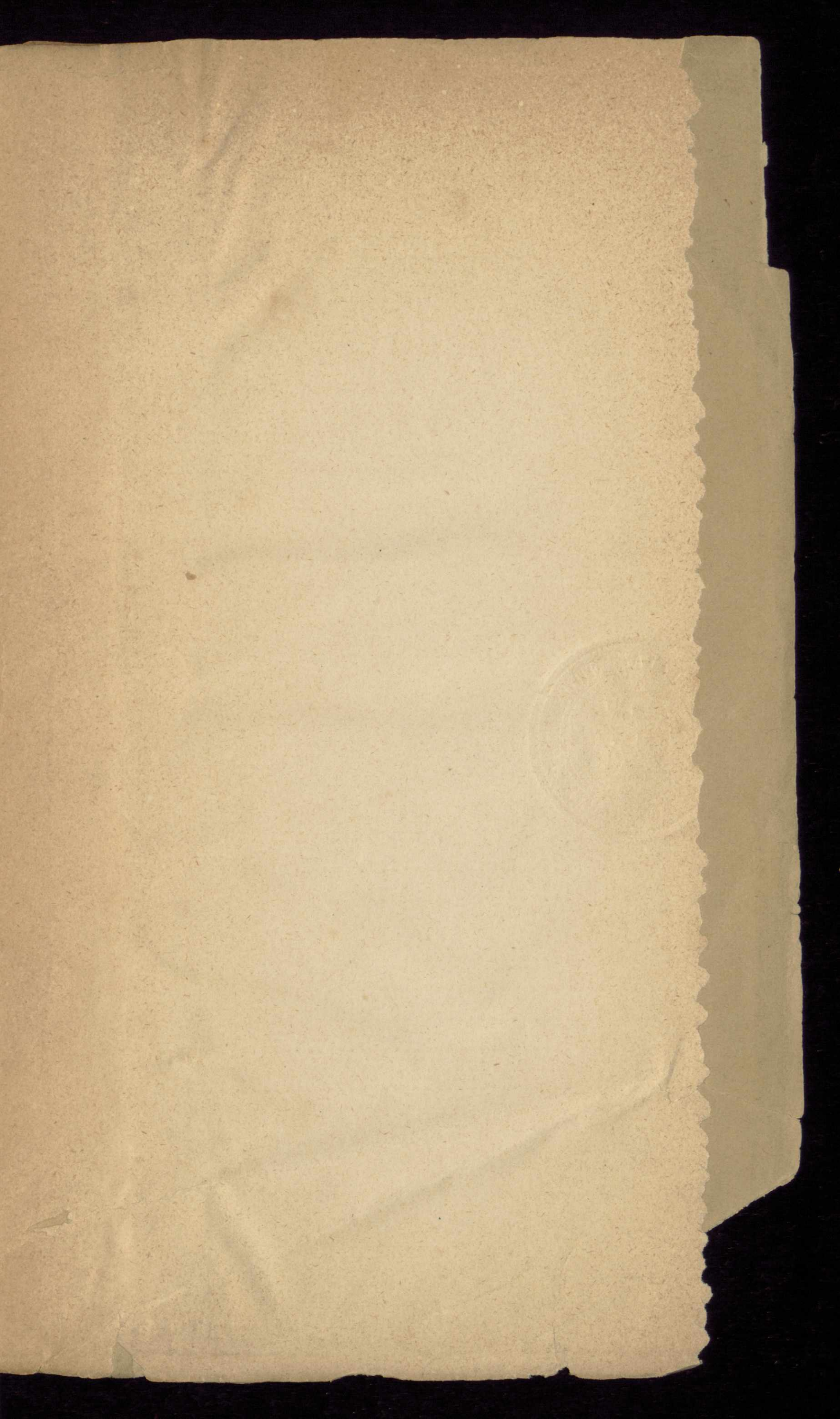
(1) Se figure-t-on le monde entier voué au spiritisme! Chacun poursuivant la réalisation d'un rêve insensé, ou cherchant à échapper aux conséquences des plus fallacieuses promesses! Quel immense Charenton, plus terrible au moral que le choléra des mosquées ne l'est au physique.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.



MARSEILLE. — TYPOGRAPHIE Ve MARIUS OLIVE, RUE PARADIS, 68.



MARSEILLE. — TYPOGRAPHIE Vᵉ MARIUS OLIVE, RUE PARADIS,



